15
53
5

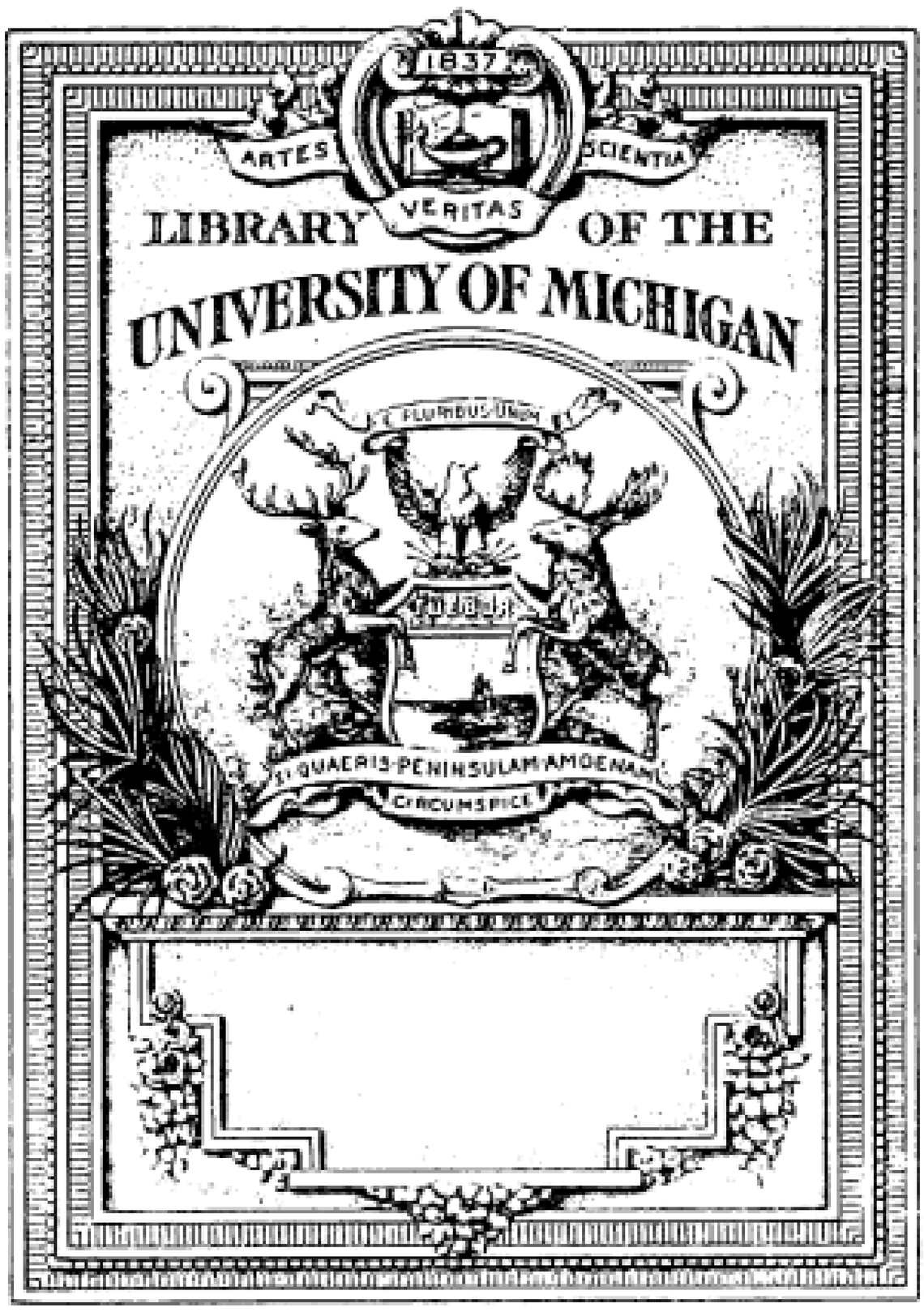
A 575688

CINE

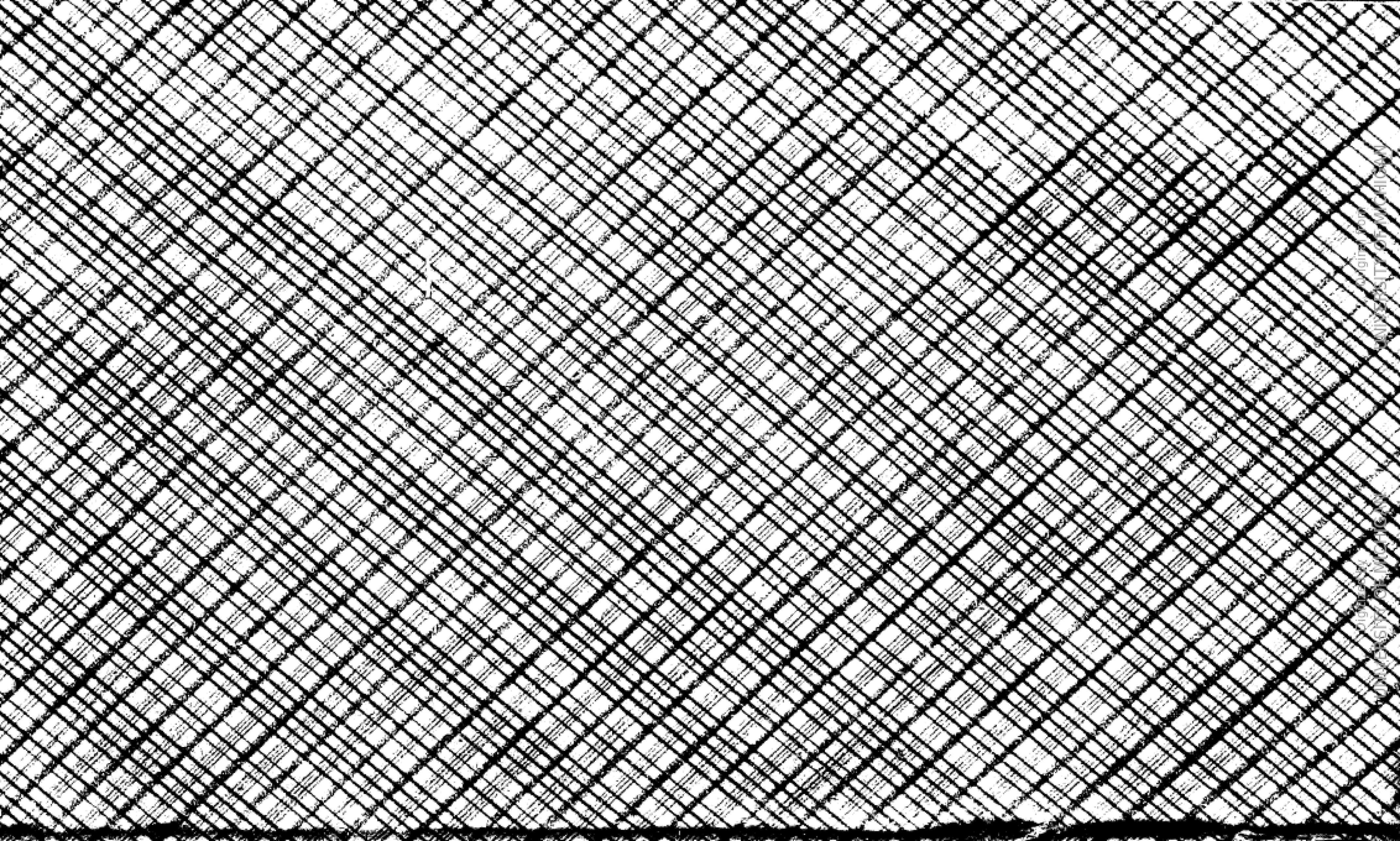
ATHIQUE

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN



Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN



Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

H615.53 H15
(2)

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ÉTUDES

DE

MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE.

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ouvrages du docteur Hahnemann.

Études de médecine homœopathique, par le docteur S. HAHNEMANN, 1re série. Paris, 1855, in-8 de 516 pages. 7 fr.

Les ouvrages qui composent la *première série* sont : 1° Traité de maladies vénériennes ; 2° Esprit de la doctrine homœopathique ; 3° la Médecine de l'expérience ; 4° l'Observateur en médecine ; 5° Esculape dans la balance ; 6° Lettre à un médecin du haut rang sur l'urgence d'une réforme en médecine ; 7° Valeur des systèmes en médecine, considérés surtout eu égard à la pratique qui en découle ; 8° Conseils à un aspirant au doctorat ; 9° l'Allopathie ; un mot d'avertissement aux malades de toutes les classes ; 10° Réflexions sur les trois méthodes accréditées de traiter les maladies. 11° Les obstacles à la certitude et à la simplicité de la médecine pratique sont-ils insurmontables ? 12° Examen des sources de la matière médicale ordinaire ; 13° Des formules en médecine ; 14° Des faibles doses des médicaments ; 15° Répétition d'un médicament homœopathique ; 16° Exemples de traitements homœopathiques ; 17° La belladone, préservatif de la scarlatine ; 18° Des effets du café.

Exposition de la doctrine médicale homœopathique, ou Organon de l'art de guérir, par S. HAHNEMANN, traduit de l'allemand, sur la dernière édition, par le docteur A.-J.-L. JOURDAN. *Quatrième édition*, revue, augmentée de Commentaires, par le docteur LÉON SIMON, et précédée d'une Notice sur la vie, les travaux et la doctrine de l'auteur. Accompagnée du portrait de HAHNEMANN, gravé sur acier. Paris, 1855, in-8. 7 fr.

Doctrine et traitement homœopathique des maladies chroniques, par le docteur S. HAHNEMANN ; traduit de l'allemand, sur la dernière édition, par A.-J.-L. JOURDAN, membre de l'Académie impériale de médecine. *Seconde édition* entièrement refondue et considérablement augmentée. Paris, 1846, 3 vol. in-8, de chacun 600 pages. 23 fr.

Traité de matière médicale ou de l'action pure des médicaments homœopathiques, par le docteur S. HAHNEMANN ; traduit de l'allemand par A.-J.-L. JOURDAN. Paris, 1834, 3 forts vol. in-8.

Portrait de Hahnemann, fondateur de la doctrine homœopathique ; très belle gravure sur acier, in-4, papier de Chine, 1844. 2 fr. 50 c.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ÉTUDES

DE

MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE

11925

PAR LE DOCTEUR

SAMUEL **HAHNEMANN.**

Deuxième série:

DU CHOIX D'UN MÉDECIN; ESSAI SUR UN NOUVEAU PRINCIPE
POUR DÉCOUVRIR LES VERTUS CURATIVES DES SUBSTANCES MÉDICINALES;
ANTIDOTES DE QUELQUES SUBSTANCES VÉGÉTALES HÉROÏQUES;
DES FIÈVRES CONTINUES ET RÉMITTENTES;
DES MALADIES PÉRIODIQUES A TYPE HEBDOMADAIRE;
DE LA PRÉPARATION ET DE LA DISPENSATION DES SUBSTANCES MÉDICINALES
PAR LES MÉDECINS HOMŒOPATHES;
DISSERTATION HISTORIQUE ET MÉDICALE SUR L'ELLÉBORE ET L'ELLÉBORISME;
UN CAS DE FOLIE; UNE CHAMBRE D'ENFANTS;
TRAITEMENT DU CHOLÉRA;
DE LA SATISFACTION DES SENS;
LETTRES ET DISCOURS;
UNE ALLIANCE EST-ELLE POSSIBLE ENTRE L'HOMŒOPATHIE ET L'ALLOPATHIE;

ÉTUDES CLINIQUES, PAR LE DOCTEUR HARTUNG, RECUEIL DE 166 OBSERVATIONS,
FRUIT DE VINGT-CINQ ANS D'UNE GRANDE PRATIQUE.

A PARIS,
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
RUE HAUTEFEUILLE, 19.

Londres,
H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET,

New-York,
H. BAILLIÈRE, 290, BROADWAY.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

1855.

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ÉTUDES

DE

MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE.

I

DU CHOIX D'UN MÉDECIN (1).

Mon cher docteur,

Depuis que je suis éloigné de vous, j'éprouve un besoin qu'il dépend de vous de satisfaire, et qui me force de faire appel à votre obligeance. Quand je me sens incommodé, je ne sais à quel médecin m'adresser, et cependant vous m'avez vivement recommandé de surveiller avec un soin minutieux l'état de ma santé. Nous avons ici une foule de docteurs, qui, je le suppose, ne vous sont pas tous connus. Quelques uns ont fait des démarches auprès de moi en se présentant eux-mêmes, ou appuyés par des recommandations de tout genre. Ce que valent les recommandations des personnes de mon rang, je ne le sais que trop, malheureusement; ce sont précisément les gens les plus hardis, les plus

(1) Publié en 1795.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

effrontés, les plus impudents, qui, en dépit de leur ignorance et de leur immoralité, trouvent chez nous le plus de protection. Quand un orgueil excessif, qui, vous le savez, a toujours l'ignorance pour sœur, ne donne pas à un de ces sots personnages l'audace de briguer, sans crainte de refus, les places les plus importantes, et de les réclamer hautement avec toute l'assurance des droits acquis, la suffisance et la cupidité suggèrent à l'ambitieux les plus habiles artifices pour se créer des appuis et des protecteurs. Ainsi se font, dans le monde, les recommandations ; je le sais et je suis devenu méfiant. Je veux que mon choix soit éclairé ; mais comment m'éclairer en pareille circonstance ? D'après quels principes choisirai-je un médecin, pour échapper au leurre de ces recommandations banales qui peuvent mettre en défaut notre vigilance et notre attention ? J'attends avec impatience, mon cher docteur, vos conseils intelligents, etc.

Le prince de ***.

Mon cher prince,

Vous avez raison de croire que je ne connais pas assez les médecins de votre résidence pour vous en recommander un ; d'un autre côté, je vois avec plaisir que vous n'aimez pas à remettre le soin de votre santé aux mains d'un homme qui n'aurait pas à votre confiance des titres particuliers.

Il est impossible de porter sur un médecin un jugement immédiat, sans être soi-même un homme de l'art.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Étranger, comme vous l'êtes, à la science médicale, il vous faut donc suivre des voies détournées pour arriver à un choix convenable; mais il faut aussi que ces voies, pour être indirectes, n'en soient pas moins sûres.

Vous pouvez juger, sur leurs dehors, certaines classes de médecins; il est certains signes extérieurs, certains procédés de leur conduite, qui les trahissent et les caractérisent.

Voyez, par exemple, M. A*** : il entre à pas lents et mesurés, la tête haute, dans le salon, où la société l'attend avec respect. La dignité du personnage se révèle à sa gravité, mêlée de grâce. C'est par monosyllabes, et sur le ton le plus dédaigneux, qu'il traite les questions les plus importantes. Dans la société qui l'entoure, il ne voit que les personnes de distinction; il a pour elles des paroles flatteuses, à charge de revanche; il montre pour les hommes les plus illustres de la science le mépris le plus superbe. Que le mérite soit récompensé ou méconnu, que lui importe? Les scènes les plus émouvantes, le danger à combattre, le bonheur qui chasse le péril, la vie et la mort, rien ne le fait sortir de cette froide indifférence. Il y trouve tout au plus l'occasion de quelque trait d'esprit que la foule ignorante de ses flatteurs et de ses clients accueille avec des applaudissements. Il parle plusieurs langues avec un accent irréprochable; sa maison est le modèle du bon ton, de l'élégance, et l'ameublement est du dernier goût.

Prince, vous ne serez jamais tenté, je l'espère, de recourir aux services d'un tel médecin. Le rôle qu'il joue réclame et absorbe toute son intelligence; il veut être appris, essayé et répété. Vous lui parlez de mala-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

die : vous l'ennuyez. Voici un malade dont les symptômes appellent les soins les plus empressés, c'est l'appui unique de sa famille : à demain les affaires sérieuses ! Un noble comte, en passant par la ville, a déposé sa carte chez M. le docteur ; vous étonnerez-vous que M. le docteur s'occupe plus de ses devoirs d'homme du monde que de ses occupations de médecin ? Esclave de la mode, il n'a guère le temps de se dévouer à la science. Des connaissances superficielles et de brillants dehors, lui en faut-il davantage pour attirer la foule ? Le soin unique de sa vie, l'unique secret de son art, c'est d'empêcher l'œil indiscret des importuns de pénétrer, sous l'éclat trompeur des apparences, la profondeur de son ignorance trop réelle.

Vous conseillerai-je de vous adresser à M. B*** ? Je serais presque tenté de le faire. Celui-là, dès sept heures du matin, il se met en route. Il va, dans la matinée, visiter une trentaine de malades ; ses chevaux sont couverts d'écume ; au bout de quelques heures, il faut qu'il change d'attelage. Assis dans sa voiture, il regarde d'un air profond et méditatif une longue liste où se trouvent inscrits le nom et le domicile des malades qui attendent, en soupirant, son arrivée. Il a soigneusement marqué à l'avance la minute précise qu'il doit passer chez chacun de ses clients. Il regarde sa montre à secondes, fait un signe et le cocher s'arrête. Il saute hors de la voiture, monte l'escalier avec la rapidité de l'éclair ; en deux pas, se trouve à côté du malade, lui adresse deux questions, lui tâte le pouls sans attendre sa réponse, demande du papier et une plume, réfléchit de son air le plus grave pendant quelques secondes,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

écrit brusquement l'ordonnance, la remet au malade avec quelques mots solennels, se frotte les mains et disparaît, pour se trouver bientôt auprès d'un autre sujet et consacrer deux minutes encore à une nouvelle visite. C'est la mesure ordinaire de ses consultations ; comme il n'a pas le don d'ubiquïté, il y supplée par la promptitude, et se multiplie en divisant son temps à l'infini. Voyez-le s'essuyer le front, se plaindre de ses nombreuses occupations, se faire appeler six fois par un domestique dans une soirée où il n'est venu que pour une demi-heure. Quand il reçoit, son salon et son antichambre sont remplis de monde : malades, parents des malades, garde-malade, sages-femmes ; il y distribue à profusion, et comme on fait les billets au théâtre, ordonnances, conseils, consultations, etc.

Ce praticien est le plus célèbre de la ville ; il n'est pas un enfant qui ne connaisse sa maison ; et cette immense réputation, le jugement unanime de tout le public vous dira qu'elle est due à un travail infatigable, à l'expérience infinie qui est le fruit d'un exercice si actif et si étendu de la médecine. Eh bien, prince, hésiterez-vous à vous confier en de telles mains? Vous m'objecterez peut-être que le nombre de ses clients l'empêche de donner à aucun d'eux les soins convenables et qu'il ne saurait en quelques minutes peser, examiner les circonstances graves du cas à traiter, moins encore découvrir les remèdes nécessaires, puisqu'il faut aux meilleurs médecins, pour de tels cas, des demi-heures, des heures entières ; vous serez peut-être tenté de le regarder comme un être sans consistance, dont la vie fuit et s'échappe dans un mouvement per-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pétuel, sans autre mérite que d'être très occupé et très affairé, sans autre valeur que d'avoir la main légère, le pied agile et des chevaux ailés. Vous le dites, je le crois : cherchons ailleurs.

Voici son émule. M. C*** réunit dans sa personne tous les avantages qui peuvent donnner à un médecin l'apparence d'une grande supériorité. Il a l'air distingué, une mise élégante, des habits du drap le plus fin, et qu'il change au besoin trois fois par jour, des gilets brodés, dont toutes les dames admirent le dessin, et une coiffure irréprochable : voilà M. C***. Il connaît l'art de montrer avec grâce le petit doigt de la main gauche et de présenter aux regards la pointe du pied : les médisants prétendent qu'il veut ainsi faire ressortir les brillants de ses bagues et la richesse de ses boucles. Il sait déposer avec grâce un baiser sur une main blanche et potelée, s'asseoir sur un canapé près d'une dame pour lui tâter le pouls avec une délicatesse inimitable. Il sait engager la conversation avec des paroles séduisantes, la continuer sur le ton le plus charmant, et, quand elle commence à languir, la réveiller par les anecdotes piquantes de la chronique scandaleuse, exploitant à la fois et le mensonge et les confidences de ses autres malades qui fournissent tous les frais de son esprit. Pour gagner les bonnes grâces d'une femme curieuse, il n'hésite pas à lui dévoiler toutes les infirmités de ses connaissances et de ses voisines ; il est vrai qu'il lui fait jurer solennellement une discrétion absolue ; mais c'est un serment banal, toujours prêté, jamais tenu. Si le malade est peu soucieux de ces petits secrets, M. C*** n'est pas à court de médisances ; il passe charitablement en revue

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tous ses confrères ; il montre, avec une précision mathématique, les qualités qui leur manquent et les travers qui ne leur manquent pas : il manque à l'un l'usage du monde, à l'autre les connaissances anatomiques, au troisième un extérieur avenant ; un autre est sans esprit ; celui-ci a la voix désagréable, celui-là n'a pas de talent pratique, et ainsi de suite de tous les autres. Qu'un de ses confrères ait échoué dans le traitement d'une maladie, il n'attend pas que l'accident soit constaté; il s'en empare; il en porte partout la nouvelle, et saisit en même temps l'occasion de mettre en relief sa propre infaillibilité. Une dame se plaint de son mari : il trouve, pour lui donner raison, des arguments ingénieux. Avec le mari, il est du parti de monsieur contre madame, et il l'assure de la part bien vive qu'il prend à ses chagrins domestiques. Les familles qui l'admettent dans leur sein doivent le préférer à tous ses confrères ; car il n'a que des éloges à la bouche pour tout ce qui les touche et les approche. Les enfants de la maison sont des anges ; il admire le bon goût de l'ameublement, le dessin élégant des tapisseries, la coupe et la façon de la robe; il écoute le jeu sans expression de mademoiselle, et le compare à l'harmonie des sphères; les saillies les plus sottes et les plus niaises d'un enfant gâté sont des étincelles de génie. Il montre pour ses malades une complaisance extrême ; il leur permet de prendre, quand ils veulent, les eaux minérales, les médicaments qu'ils préfèrent, et il se conforme à leurs désirs quand ils demandent des poudres, des pilules, des électuaires ; au besoin, il transforme, à leur goût, tous les remèdes en liqueurs, en tablettes ou en confitures. Il a, au besoin, des propos

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

grivois pour la femme de chambre, et nul ne donne de meilleurs pour-boire aux domestiques qui lui apportent les cadeaux du jour de l'an. C'est avec une pleine connaissance de ses immenses talents qu'il parle aux dames de ses études grecques et latines; au magistrat, de sa connaissance en botanique; au curé, de sa science en anatomie; à M. le bourgmestre, de sa supériorité dans l'art de formuler.

Il est impossible, me direz-vous, qu'un homme aussi médisant ait dans le cœur beaucoup d'amour pour l'humanité, qu'un médecin si préoccupé des soins de la toilette, si bouffi d'importance, si prompt à recourir aux moyens les moins honorables pour se faire valoir, possède un mérite véritable. J'en demeure d'accord.

Vous me dispensez volontiers de continuer cette revue de caricatures. Heureusement leur nombre tend à diminuer de jour en jour, et vous n'aurez pas de peine à trouver un bon médecin, si vous suivez vos inspirations. Cherchez un homme simple, un homme de bon sens, qui mette de la conscience dans ses études et dans ses enseignements, qui sache répondre avec clarté et précision sur toutes les questions de sa compétence, qui ne se prononce jamais hors de propos et sans être interrogé, un homme enfin qui ne demeure étranger à rien de ce qui touche essentiellement l'humanité. Mais choisissez de préférence un médecin qui ne montre jamais de brusquerie, qui ne s'irrite jamais, si ce n'est à la vue de l'injustice; qui n'ait de mépris pour personne, si ce n'est pour les flatteurs; qui ait peu d'amis, mais, pour amis, des hommes de cœur; qui laisse à ceux qui souffrent, la liberté de se plaindre; qui n'é-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mette jamais une opinion avant d'avoir bien réfléchi; qui prescrive peu de médicaments, le plus souvent un seul, et en substance; qui se tienne modestement à l'écart, loin du bruit de la foule; qui ne se taise pas sur le mérite de ses confrères, et ne fasse point son propre éloge; enfin, un ami de l'ordre, de la tranquillité, un homme d'amour et de charité.

Agréez, etc.

Docteur H.

P. S. Un mot encore : avant de le choisir, observez bien comment il se comporte avec les malades pauvres, et si, dans son cabinet, quand il est seul, il s'occupe de travaux sérieux.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

II

ESSAI SUR UN NOUVEAU PRINCIPE

POUR DÉCOUVRIR LES VERTUS CURATIVES DES SUBSTANCES MÉDICINALES, SUIVI DE QUELQUES APERÇUS SUR LES PRINCIPES ADMIS JUSQU'A NOS JOURS (1).

C'est l'Académie des sciences de Paris qui, au commencement de ce siècle, fit, une des premières, à la chimie l'honneur immérité de convier ses recherches à la découverte des propriétés curatives des médicaments et, en particulier, des plantes. On soumettait ces dernières à l'action du feu dans des cornues, le plus souvent sans eau, et on obtenait ainsi, des plantes les plus vénéneuses et les plus innocentes, des produits à peu près identiques, savoir : de l'eau, un acide, des huiles empyreumatiques, du charbon, et, de celui-ci, de la potasse carbonatée. On mit en usage, pour cette destruction des plantes, des procédés très coûteux, jusqu'au moment où l'on reconnut leur insuffisance pour obtenir les principes constituants essentiels des végétaux, et que l'on constata qu'on devait, en conséquence, encore moins induire de ces expériences les propriétés thérapeutiques des plantes. Cette erreur,

(1) Publié en 1796.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qui, avec quelques modifications, a duré pendant plus d'un demi-siècle, influença d'une manière si fâcheuse les opinions des médecins plus instruits sur la chimie et ses limites étroites, qu'ils adoptèrent presque unanimement une manière de voir tout opposée, en contestant à la chimie la moindre valeur dans la recherche des vertus curatives des médicaments et dans la découverte d'agents propres à combattre les incommodités qui affligent le genre humain.

C'était aller trop loin. Sans généraliser, plus qu'il ne le faut, l'influence de cette science sur la matière médicale, il faut reconnaître que celle-ci lui est redevable de plusieurs découvertes importantes, qui ne seront pas sans doute ses dernières.

C'est la chimie qui a appris au médecin cherchant à remédier aux troubles que causent dans la santé les aigreurs d'estomac, que les sels alcalins et quelques terres pouvaient être utilement employés contre elles. Un poison venait d'être porté dans les premières voies, il fallait le neutraliser : c'est à la chimie que la médecine s'adressait pour qu'elle lui indiquât des antidotes capables d'en arrêter l'action, avant qu'il eût eu le temps de corroder le tube digestif et de porter une atteinte profonde à l'organisme. C'est encore à cette science qu'il fallait emprunter ses lumières pour apprendre que les sels alcalins et le savon renferment les antidotes des acides, de l'huile de vitriol, de l'acide nitrique, de l'arsenic, ainsi que des poisons métalliques; que les acides, à leur tour, neutralisent les sels alcalins, la chaux vive, etc., et qu'en général le foie de soufre et surtout l'acide sulfhydrique sont spécialement propres

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à dompter promptement l'action des poisons métalliques.

On sait aujourd'hui qu'en introduisant dans l'économie du mercure vif, on parvient à la débarrasser de certains métaux, tels que le plomb et l'étain qui s'y trouvent accidentellement. On sait, de plus, qu'en saturant l'estomac d'acides, on dissout, dans l'intérieur du viscère, du fer qui a été ingéré, et même du verre et des cailloux, au moyen des acides fluorique et phosphorique. Les expériences faites ont prouvé que cela avait lieu manifestement pour ce dernier acide dans l'estomac des poules.

C'est la chimie qui dégage l'oxygène des composés qui l'enveloppent, et qui l'isolent dans toute sa pureté. Les physiologistes et les pathologistes avaient observé la propriété qu'il a de conserver et d'exalter les forces vitales; la chimie est venue démontrer que ce caractère distinctif était dû en partie au calorique spécifique si abondamment contenu dans ce gaz; de plus, elle l'a fait sortir d'une foule de sources avec un degré de pureté de plus en plus marqué, ce que ni la matière médicale ni l'expérience clinique n'avaient pu faire.

Contre l'asphyxie par le gaz acide carbonique, la chimie seule pouvait trouver un remède dans les vapeurs de l'ammoniaque caustique. C'est elle qui, dans l'asphyxie par les vapeurs du charbon, apprit à insuffler dans les poumons l'oxygène, comme l'un des principes constituants de l'air respirable.

Reste-t-il, dans les secondes voies, quelques traces d'une substance toxique? Elle a su trouver le moyen de les faire entièrement disparaître par l'emploi de l'acide

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sulfhydrique sous forme de boissons et de bains.

N'est-ce point la chimie qui, à l'aide de l'éther nitrique et du sel acétique, a appris à dissoudre les calculs biliaires qui causent une foule de maladies des plus graves, incurables avant la renaissance de cette science ?

A qui, depuis des siècles, la médecine s'adresse-t-elle, si ce n'est à la chimie, pour combattre les calculs de la vessie ? Si elle a échoué contre cette affection, en proposant la solution sursaturée de gaz acide carbonique, elle trouvera néanmoins un moyen plus efficace dans l'acide phosphorique.

Devra-t-on, à titre d'essai, appliquer à tour de rôle tous les médicaments existants sur les seins qu'un lait caillé rend douloureux ? Ce serait aussi fastidieux qu'inutile. Mais la chimie, en apprenant à liquéfier ce lait, a découvert un véritable moyen curatif dans l'application sur les seins de fomentations d'alcali volatil.

D'après des expériences chimiques, l'action de la racine de colombo sur la bile altérée devait porter à essayer cette plante comme moyen de combattre l'altération de cette humeur dans l'économie ; et la pratique médicale a confirmé la justesse de cette conception chimique.

La thérapeutique veut-elle savoir si un nouveau médicament enflamme le sang ? C'est la chimie qui, dans la plupart des cas, répond à cette question, en faisant reconnaître, à l'aide de la distillation, la présence ou l'absence d'une huile éthérée dans cette substance.

Souvent, dans la pratique, les caractères physiques d'une plante ne suffisent pas pour y révéler l'existence

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'un principe astringent; la chimie découvre cet agent, même dans ses divers degrés, à l'aide du vitriol martial.

La diététique ignore-t-elle si une plante nouvelle renferme des éléments de nutrition? La chimie en démontre la présence, en extrayant le gluten et l'amidon; elle peut même, par la quantité de ces éléments, indiquer le degré de ses qualités nutritives.

Elle nous rend encore des services indirects, soit en expliquant l'inefficacité des médicaments énergiques en eux-mêmes, mais devenus impuissants par des mélanges, soit en signalant le danger de médicaments d'ailleurs innocents, rendus nuisibles par l'addition d'autres substances.

Quand on veut produire des vomissements par le tartre stibié, elle défend de le combiner avec des substances contenant de l'acide gallique qui le décomposerait.

Espère-t-on tirer quelque avantage des parties astringentes du quinquina? Elle défend de boire de l'eau de chaux qui en neutraliserait l'effet. C'est elle qui défend d'associer dans une boisson le quinquina et le fer, dont la combinaison formerait une encre; qui proscrit l'alun dans l'emploi de l'eau de Goulard, pour ne pas priver celle-ci de sa puissance médicamenteuse; qui prohibe le mélange d'un acide quelconque avec les sels neutres qui ont la crème de tartre pour base, et qu'on emploie comme laxatifs contre les aigreurs des premières voies. C'est elle qui interdit de combiner deux substances innocentes en elles-mêmes, mais qui, réunies, formeraient un poison, comme, par exemple,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la crème de tartre et l'antimoine diaphorétique, surtout quand il a vieilli ; qui, dans la diète lactée, rejette l'usage des acides végétaux susceptibles de former une matière caséeuse insoluble, et, dans les cas où l'emploi d'un acide est indispensable, conseille de recourir à l'acide sulfurique.

Enfin, elle fournit des signes certains pour reconnaître la sophistication des médicaments ; elle extrait le sublimé corrosif du calomélas, et apprend à distinguer cette substance du précipité blanc qui offre une si grande ressemblance avec elle.

Tels sont les exemples qu'il suffit de citer pour réfuter l'opinion de ceux qui contestent à la chimie, d'une manière absolue, la découverte des propriétés curatives des médicaments.

Toutefois, si cette science peut nous faire connaître des moyens de guérison dans les cas où des substances nuisibles renfermées dans l'économie doivent être immédiatement décomposées ; c'est en vain qu'on l'interrogera pour des affections où le concours des fonctions de l'organisme sera nécessaire. Pour prouver cette vérité, il n'a fallu que mettre à l'essai les antiseptiques auxquels on attribuait une fonction aussi puissante dans l'organisme humain qu'ils en montrent dans le laboratoire du chimiste. Ainsi, l'expérience a démontré que le nitre, par exemple, qui, hors de l'économie, est doué d'une si grande vertu antiseptique, produit un effet précisément contraire dans la fièvre putride et dans la gangrène, par la raison qu'il affaiblit les forces vitales. Doit-on, dès lors, s'en servir pour combattre la nature des matières putrides renfermées dans l'estomac ? A

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'aide d'un vomitif, celles-ci seront évacuées avec une grande certitude.

Ceux qui ont voulu découvrir les vertus médicinales en mêlant les médicaments inconnus au sang tiré des veines, pour voir si le sang deviendrait ainsi plus clair ou plus foncé, plus liquide ou plus coagulable, ont rendu de plus mauvais services encore à la matière médicale. Comme s'il était possible d'introduire les médicaments dans le sang d'une matière aussi immédiate qu'on le pratique dans une capsule ; comme si les substances médicamenteuses ne devaient pas subir préalablement des changements considérables dans le tube digestif avant de pénétrer, par de nombreux détours, dans le sang? Quelle différence ne présente pas déjà l'aspect du sang lui-même que l'on extrait de la veine, selon que le sujet est plus ou moins échauffé, que l'ouverture est large ou petite, qu'il coule en jet ou par gouttes, dans un appartement chaud ou froid, qu'il a été recueilli dans un vase étroit ou à large surface !

Des procédés aussi grossiers, employés pour rechercher les vertus médicinales, portent déjà en eux-mêmes le cachet de la nullité.

C'est pour le même motif, que l'injection des médicaments dans les veines des animaux est une méthode très étrange et tout à fait incertaine. Je vais me contenter de citer un seul fait : une cuillerée d'eau de laurier-cerise concentrée, introduite dans l'estomac, tue presque toujours un lapin, tandis que, injectée dans la veine jugulaire, elle ne produit aucun changement; l'animal continue à jouir d'une bonne santé. Au contraire, l'introduction des substances médicinales dans

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la bouche des animaux fournira certainement des données précises sur leurs vertus? Loin de là. Quelle différence entre leur organisation et la nôtre! Un cochon supporte, sans éprouver le moindre inconvénient, une grande quantité de noix vomique, tandis qu'il suffit de 15 grains de cette substance pour tuer une homme. Un chien n'est pas incommodé par une once des feuilles fraîches, des fleurs et des semences d'aconit : quel est l'homme qui n'en mourrait pas? Les chevaux mangent cette herbe sèche, sans le moindre dérangement. Les animaux domestiques s'engraissent avec les feuilles de l'if commun, tandis que les hommes qui en mangent succombent. Et comment peut-on conclure des effets des médicaments sur les animaux, à ceux qu'ils exerceraient sur l'homme, alors qu'ils présentent des différences aussi marquées, même chez les animaux? A l'ouverture du cadavre d'un loup empoisonné par l'aconit, on a trouvé l'estomac enflammé; on n'a pas observé le même phénomène chez deux chats tués par la même plante. Les conclusions qu'on pourrait tirer de ces faits sont peu importantes, pour ne pas dire nulles. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'animal ne peut pas rendre compte des changements qui s'opèrent en lui et des sensations qu'il éprouve, et que l'homme est à même d'exprimer par la parole.

Si dans la recherche des effets très violents ou dangereux d'une substance, on expérimente en même temps sur différents animaux, on arrive à quelques observations générales : on obtient des faits perceptibles aux sens, des résultats généraux sur les mouvements des membres, la température du corps, les

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vomissements, les évacuations alvines, etc., mais dans la coordination de tous ces éléments on ne trouve jamais rien de décisif quant à la détermination exacte des propriétés curatives des substances chez l'homme. Pour de semblables déductions, ces expériences sont trop obscures et, si je puis dire, trop vulgaires.

L'insuccès de ces recherches a nécessairement conduit les hommes systématiques à suivre une autre voie qui leur semblait beaucoup plus sûre. Ils s'adressaient aux médicaments eux-mêmes, espérant y trouver un point de départ quelconque; mais ils oubliaient que les caractères physiques des agents thérapeutiques sont souvent aussi trompeurs que l'est la physionomie dans la révélation des pensées intimes.

Les plantes à couleurs ternes sont loin d'être toujours toxiques, tandis que les couleurs brillantes des plantes ne prouvent pas constamment en faveur de leur innocuité. Les propriétés particulières des drogues, que le goût et l'odorat peuvent distinguer, ne permettent pas non plus de tirer des conséquences certaines lorsqu'il s'agit de substances qui n'ont pas encore été expérimentées. Sans contester l'utilité de ces deux sens pour constater des propriétés médicales déjà connues ou supposées de toute autre manière, je n'en recommande pas moins la plus grande circonspection à ceux qui veulent baser leur jugement sur leurs propres expériences. S'il est vrai que le principe amer est un tonique pour l'estomac, pourquoi la scille l'affaiblit-elle? S'il est vrai que les substances aromatiques amères excitent l'organisme, pourquoi le lédon des marais diminue-t-il à un si haut degré la chaleur vitale? S'il

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

est vrai que les plantes seules qui, associées au vitriol martial, donnent une encre, sont astringentes, pourquoi le principe si astringent des coings, des nèfles, etc., ne produit-il pas le même résultat? Si la saveur astringente indique un tonique, pourquoi l'oxyde de zinc provoque-t-il des vomissements? Le principe sucré du sucre de saturne serait-il par hasard nutritif? Si des huiles éthérées et les substances qui provoquent sur la langue une saveur brûlante, échauffent le sang, pourquoi l'éther, le camphre, l'huile de cajeput, l'huile de menthe poivrée et l'huile volatile des amandes amères et du laurier-cerise produisent-elles un effet contraire? Si les plantes vénéneuses doivent exhaler une odeur nauséabonde, pourquoi est-elle si peu prononcée dans l'aconit, la belladone et la digitale? Pourquoi est-elle presque imperceptible dans la noix vomique, la gomme-gutte? Si la saveur des plantes vénéneuses est désagréable, pourquoi le suc du manioc, dont l'action toxique est si prompte, est-il seulement douceâtre et nullement âcre? Si les huiles grasses exprimées sont le plus souvent des émollients, s'ensuit-il qu'elles le soient toutes, et même celle que l'on retire de la semence du ricin d'Amérique, qui détermine une inflammation? Si les substances peu sapides ou tout à fait insipides et inodores sont sans vertu, comment se fait-il que l'ipécacuanha, le tartre stibié, le venin de la vipère et la racine de Lopez jouissent de propriétés médicinales? La bryone, qui contient une grande quantité de fécule, est-elle considérée comme un aliment?

Les analogies botaniques peuvent-elles permettre de

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

conclure avec certitude à une similitude dans les effets? Elles s'y opposent d'autant plus qu'il existe un plus grand nombre d'exceptions, de vertus opposées ou au moins très différentes, dans une même famille de plantes et dans la plupart de ses espèces. Suivons sous ce point de vue le système naturel le plus parfait, celui de Murray. Dans la famille des conifères, l'écorce intérieure du pin des forêts fournit aux peuples des pays les plus septentrionaux une sorte de pain, tandis que l'écorce de l'if commun est vénéneux. Quel rapport y a-t-il entre la racine brûlante de la camomille pyrèthre et la laitue vireuse délétère qui produit une sensation de froid, entre le séneçon qui provoque des vomissements et la scorsonère qui a une saveur si agréable, entre l'herbe des blés, dépourvue de toute vertu, et l'arnique des montagnes qui est un remède si héroïque, plantes qui se trouvent toutes dans la famille des composées? Qu'est-ce que la globulaire, plante purgative, a de commun avec la statice qui ne possède aucune vertu médicinale, bien que l'une et l'autre soient classées dans la famille des synchonées? La bruyère produit-elle les mêmes effets que la racine si vénéneuse de la filipendule aquatique ou de la ciguë d'eau, parce qu'elle appartient, comme ces dernières, à la famille des ombellifères? Dans la famille des hédéracées, l'hédéra, qui n'est nullement une plante innocente, présente-t-elle quelque autre point de ressemblance avec la vigne, qui fournit le vin, que sa conformation extérieure? Pourquoi a-t-on rangé dans la famille des sarmentacées, le petit houx, dont la vertu curative est absolument nulle, à côté de la narcotique coque du

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Levant, de l'aristoloche excitante et de l'asaret d'Europe? Le caille-lait aurait-il les mêmes effets que la spigèle du Maryland, souvent mortelle, parce qu'ils se trouvent tous deux parmi les étoilées? Quelle ressemblance trouve-t-on entre le melon et la momordique balsamine, qui appartiennent l'un et l'autre à la famille des cucurbitacées? Et dans la famille des solanées, comment le bouillon-blanc, qui n'a aucune saveur, peut-il être comparé au poivre de Cayenne qui fait naître des spasmes dans les premières voies, à la noix vomique qui arrête le mouvement péristaltique du tube intestinal? Dans la famille des contorsées, comment la pervenche peut-elle être placée à côté du laurier-rose qui est narcotique?

La lysimache nummulaire jouit-elle de propriétés semblables à celles du trèfle d'eau, ou la primevère inefficace a-t-elle la même vertu que le pain de pourceau, classées cependant toutes dans la famille des rosacées? Les propriétés du raisin d'ours, qui est un tonique des voies urinaires, présentent-elles quelque analogie avec celles du rosage à fleurs blanches, de la famille des bicornes? Dans la famille des verticillées, la brunelle ordinaire, qui est légèrement astringente, ou la petite consoude majeure, plante très innocente, peuvent-elles être mises à côté de la germandrée maritime, qui renferme un principe éthéré, ou de l'origan qui est si échauffant? Quelle est, dans la famille des personnées, l'affinité de la puissance médicinale de la verveine commune avec la gratiole, plante excessivement active? Quoique appartenant l'une et l'autre aux papillonacées, quelle différence entre le bois du réglisse

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et celui de la geoffroya? Quel parallèle établir, dans la famille des lomentacées, entre les propriétés du caroubier et celles de la fumeterre officinale, de la polygale de Virginie ou du buccinier du Pérou? Existe-il, par hasard, une ressemblance quelconque entre les vertus de la nigelle cultivée, de la rue des jardins, de la pivoine et de la renoncule scélérate, bien que toutes ces plantes appartiennent à la famille des multisiliquées?

La famille des senticosées renferme la filipendule et la tormentille, et cependant quelle différence entre leurs propriétés! Le groseiller rouge et le laurier-cerise, le sorbier sauvage et le pêcher, ne présentent-ils pas des dissemblances dans leurs vertus, et cependant ils sont tous dans la famille des pomacées? La famille des succulentées réunit le sédon âcre et le pourpier cultivé, mais certainement ce n'est pas parce qu'ils exercent une action semblable.

Comment le géranium se trouve-t-il dans la même famille que le lin cathartique, l'oxalide des bois avec la casse amère? Quelle différence de puissances médicinales entre toutes les variétés de la famille des ascyroïdées, entre celles des dumosées, entre celles des trihilatées! Dans la famille des euphorbiacées, qu'y a-t-il de commun entre l'euphorbe officinal, si corrosif, et le buis toujours vert qui n'est pas sans action sur les nerfs? La herniole glabre, insipide, la phytoloque âcre, l'ansérine odorante avec ses propriétés rafraîchissantes, et le poivre d'eau, quelle singulière réunion dans la famille des oléracées! Que de différences dans l'action des scabridées! Dans la famille des liliacées,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

comment peut-on placer le lis blanc, mucilagineux de sa nature, à côté de l'ail ou de la scille; l'asperge à côté du varaire blanc, qui est vénéneux?

Loin de moi l'intention de méconnaître combien le système naturel des plantes peut donner des indices importants aux médecins philosophes qui s'occupent de matière médicale, ainsi qu'à ceux qui sentent en eux la vocation de découvrir de nouveaux médicaments; mais ces indices ne servent qu'à confirmer ou à commenter des faits déjà connus, ou bien, quand une plante n'a pas encore été expérimentée, ils ne roulent que sur des hypothèses qui se rapprochent plus ou moins de la vérité.

Comment peut-on croire à une ressemblance parfaite entre les effets de plantes qu'on n'a souvent groupées ensemble dans la méthode dite naturelle que parce qu'elles offraient quelques caractères extérieurs communs, tandis que des plantes, entre lesquelles il existe une affinité bien plus grande, jouissent quelquefois de propriétés médicinales tout à fait opposées? Telles sont les espèces des genres impatiens, serapias, cytise, renoncule, roseau, guimauve, prunier, joubarbe, casse, polygoné, convallaire, lin, sumac, séséli, coriandre, æthuse, sium, angélique, chénopode, asclépias, solanium, ivraie, ail, nerprun, amandier, framboise, sisymbre, polygala, germandrée, hyacinthe, concombre, persil, pimpinelle, aneth, cerfeuil, valériane, camomille, armoise, centaurée, genièvre.

Quelle différence entre le bolet amadouvier insipide, et le bolet blanc, amer et drastique; entre l'agaric délicieux, et l'agaric moucheté; entre le lichen des

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rochers qui est ligneux, et le lichen d'Islande doué de propriétés toniques !

J'en conviens, en général l'analogie des effets se trouve plus souvent dans les différentes espèces d'un même genre de plantes, que parmi les variétés innombrables d'une famille, variétés qui, dans la méthode naturelle, sont groupées ensemble, parce qu'elles présentent quelques points de ressemblance. Cependant, ma conviction me porte à dire que, quel que soit le nombre des familles dont les espèces présentent quelque analogie d'action, le nombre beaucoup moindre de celles qui possèdent des vertus différentes, doit nous mettre en garde contre cette manière de tirer des inductions : car il s'agit ici de la question la plus importante et la plus délicate, la santé de l'homme (1). Ainsi donc, il ne faut pas non plus considérer ce moyen comme le plus certain pour arriver à la connaissance des propriétés médicinales des plantes.

Il ne nous reste donc pas d'autre ressource que l'expérience? Mais laquelle? Est-ce celle qui procède au hasard, ou bien celle qui s'appuie sur un principe rationnel?

La plupart des facultés curatives des agents théra-

(1) On doit d'autant plus hésiter à admettre, parmi les espèces d'un même genre, des propriétés médicinales identiques, que souvent la même espèce, la même plante, montre quelquefois, dans ses diverses parties, des facultés curatives différentes. Quelle dissemblance, par exemple, entre les effets de la tête et des semences de pavot ; entre la manne extraite du sapin mélèze et la térébenthine que l'on tire du pistachier ; entre le camphre, remède calmant que l'on extrait de la racine du laurier cannellier, et l'huile irritante de cannelle ; entre le suc astringent des fruits de plusieurs mimosés et la résine insipide exsudée par le tronc ; entre la tige corrosive de la renoncule scélérate et sa racine si douce.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

peutiques, je dois bien l'avouer ici, ont été découvertes par l'empirisme, par le hasard, et observées souvent par des personnes tout à fait étrangères à l'art de guérir. Des médecins entreprenants, souvent beaucoup trop hardis, en firent alors insensiblement l'essai.

Je n'ai nullement l'intention de contester la valeur de ce procédé qui a servi à toutes ces découvertes : les faits parlent assez d'eux-mêmes ; mais nous n'avons qu'y faire, car le hasard exclut toute intention, toute activité propre. Il est pénible de voir que la science la plus noble et la plus utile de toutes, dépend du hasard, qui fait toujours supposer un grand nombre de personnes exposées à des dangers. Maintenant ces découvertes suffisent-elles pour perfectionner la matière médicale et pour remplir le vide qui y existe? Tous les jours nous apprenons à connaître des maladies nouvelles, des modifications et des complications autres que celles qui se montrent ordinairement; et si, pour rechercher les moyens propres à les combattre, nous n'avons pour tout auxiliaire que le hasard, le parti le plus sage que l'on puisse prendre, c'est d'avoir recours à des remèdes généraux, ou à ceux qui nous ont semblé être utiles dans des maladies certainement ou probablement analogues. Nous manquons souvent notre but, parce que deux cas ne sont jamais absolument identiques. Nous regardons avec tristesse l'avenir, en songeant que c'est *peut-être* le hasard seul qui fera découvrir des spécifiques pour telle ou telle maladie ou même pour ses formes diverses, comme le quinquina contre la fièvre intermittente, ou le mercure contre la syphilis.

La providence, dans son immense sagesse, n'a pas

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pu vouloir que l'art le plus important reste toujours dans un état aussi précaire. Il serait, en effet, funeste pour le genre humain, que sa conservation dépendît uniquement du hasard. Non, c'est une consolation que de croire qu'il existe pour chaque malade, pour chaque état morbide particulier, des remèdes spécifiques, et qu'il y a un moyen rationnel d'arriver à leur découverte.

Je n'appelle pas découverte *rationnelle* des puissances médicinales encore inconnues, les essais empiriques tentés généralement dans les hôpitaux, lorsque dans le traitement des maladies graves souvent insuffisamment observées, les remèdes connus échouent. Dans ces cas, on a recours à une substance qui n'a été employée jusqu'alors que d'une manière empirique ou générale; on se laisse guider par un hasard aveugle, ou au moins par des considérations dont on ne peut rendre compte ni à soi ni aux autres. Ce procédé n'est, pour me servir de termes indulgents, qu'une loterie insensée.

Je passe sous silence les essais, tant soit peu plus rationnels, faits avec les remèdes vantés çà et là empiriquement, mais que l'on n'a pas expérimentés ultérieurement contre tels ou tels phénomènes pathologiques dans la pratique ordinaire ou dans celle des hôpitaux. A moins de se baser sur certaines règles de l'art, ces expériences se font aussi, il est vrai, en partie aux dépens de la santé et des jours du malade; mais la prudence et le tact peuvent faire revenir le praticien de beaucoup d'écarts, résultat de sa méthode en quelque sorte empirique.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Comme nous possédons déjà un grand nombre de substances médicamenteuses dont nous connaissons l'efficacité, sans cependant savoir au juste quelles sont les maladies qu'elles peuvent guérir, et comme il y a encore d'autres médicaments qui se sont montrés utiles ou nuisibles dans des cas déterminés, et dont nous ignorons l'emploi exact et opportun, ce serait une inconséquence que de vouloir augmenter pour le moment le nombre des agents qui constituent la matière médicale. Il est probable que ceux que nous possédons, nous offrent presque tous les secours dont nous pouvons avoir besoin.

Avant d'entrer plus avant dans les détails, je crois de mon devoir de déclarer que je ne pense pas qu'il existe ou qu'il puisse exister un remède absolument spécifique contre telle ou telle maladie nominale, avec toutes ces modifications, complications et maux accessoires que les pathologistes considèrent comme ses attributs invariables, essentiels. La grande simplicité et le caractère fixe de la fièvre intermittente et de la maladie vénérienne ont seuls permis de trouver des antidotes qui, aux yeux d'un grand nombre de médecins, ont pu être qualifiés de spécifiques, parce que, dans ces maladies, les variétés sont généralement beaucoup plus rares ou plus insignifiantes que dans d'autres, et que, par conséquent, le quinquina et le mercure ont plus souvent réussi qu'échoué. Mais, dans l'acception la plus large du mot (1), le quinquina n'est pas le spé-

(1) Il est seulement fâcheux qu'on n'ait pas compris la raison pour laquelle souvent les sept quinzièmes, par exemple, de toutes les prétendues fièvres intermittentes contre lesquelles le quinquina échouait, trois de-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cifique de la fièvre intermittente, pas plus que le mercure ne l'est dans les affections syphilitiques. Ils guérissent l'un et l'autre lorsqu'ils sont pris simplement, à l'état pur et sans être associés à d'autres substances. Les praticiens éclairés ont trop bien compris cette vérité pour que j'aie besoin d'entrer dans de plus longs détails à cet égard.

Bien que je ne nie pas qu'il existe des spécifiques absolus pour des maladies particulières, selon le plus ou moins d'extension que leur assigne la pathologie ordinaire (1), je suis, d'un autre côté, convaincu qu'il y a autant de spécifiques qu'il y a de maladies, c'est-à-dire des spécifiques contre la maladie simple, et des

mandaient, pour être guéries, la noix vomique ou les amandes amères; deux, l'opium; un, une émission sanguine; un autre enfin, l'ipécacuanha à faibles doses. On se contentait de dire : « Le quinquina n'a été d'aucun secours, mais la fève saint Ignace s'est montrée utile ». Mais on ne dit pas le pourquoi ! Quand la fièvre intermittente était franche, le quinquina devait la guérir; quand, au contraire, elle était compliquée d'une irritabilité excessive, surtout des premières voies, alors ce n'était plus une fièvre intermittente simple, le quinquina n'était plus indiqué, et il fallait rationnellement choisir comme moyen curatif ou comme adjuvant la fève saint Ignace, la noix vomique ou les amandes amères, selon les circonstances.

(1) L'histoire des maladies n'est pas encore arrivée à un tel point qu'on se soit efforcé de séparer convenablement l'essentiel de l'accidentel, le caractère principal de l'accessoire, qui appartient à l'idiosyncrasie, au genre de vie, aux passions, au génie épidémique et aux autres influences extérieures. Il n'y a que quelques nosologistes modernes qui, dans la description des maladies, aient osé séparer quelquefois le caractère isolé, abstrait, pur de la maladie. Nous devons, avant tout, porter notre attention sur l'affection principale; les variétés et les symptômes accessoires ne demandent des secours particuliers que lorsqu'ils sont graves et qu'ils mettent un obstacle à la guérison. On doit, au contraire, les traiter de préférence à la maladie primitive, lorsque celle-ci, passée à l'état chronique, est devenue plus insignifiante et moins grave, et que ces modifications et ces symptômes accessoires forment l'affection principale.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

spécifiques contre les variétés et les autres états anormaux de l'organisme.

Si je ne me trompe, la médecine pratique a procédé ordinairement de trois manières différentes pour adapter des moyens curatifs aux maux du corps humain.

La *première* voie et la plus élevée consistait à détruire ou à enlever les causes fondamentales des maladies. Toutes les pensées et tous les efforts des meilleurs praticiens seront de tout temps dirigés vers ce but, qui est le plus conforme à la dignité de l'art : mais ils n'ont jamais pu arriver à découvrir les causes fondamentales de toutes les maladies, qui resteront, pour la plupart, éternellement cachées à l'esprit humain. Cependant on classait et on réunissait dans la thérapeutique générale ce que l'expérience de tous les temps avait pu en abstraire. Ainsi, dans la gastralgie chronique, on remédiait d'abord à la faiblesse générale ; on combattait les spasmes occasionnés par le ténia en tuant ce lombric ; on faisait disparaître, par des vomitifs énergiques, les fièvres produites par des saburres ; quand il y avait un refroidissement, on rétablissait la transpiration cutanée ; on extirpait la balle qui déterminait la fièvre traumatique. Ce but est et sera toujours très louable, bien que les moyens auxquels on eut recours ne fussent pas toujours les plus convenables.

D'après la *seconde* méthode, les médecins cherchaient à supprimer les symptômes existants par des médicaments qui produisent un effet contraire ; par exemple, la constipation au moyen des purgatifs ; l'inflammation du sang au moyen des saignées ; de la glace

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et du nitre ; les aigreurs d'estomac par des alcalins ; les douleurs par de l'opium. Dans les maladies aiguës, où la nature triomphe le plus souvent par elle-même, lorsque nous éloignons, pendant quelques jours seulement, les obstacles à la guérison, ou dans celles qui se terminent fatalement, lorsque nous ne pouvons pas le faire ; dans ces maladies, dis-je, il sera juste, convenable, suffisant, de recourir à une médication semblable, tant que nous ne posséderons pas la pierre philosophale dont nous avons parlé plus haut, c'est-à-dire la connaissance de la cause fondamentale de toute maladie et les moyens d'y remédier, ou tant que nous ne pourrons pas disposer d'un spécifique à action prompte, qui anéantisse, dès le début, l'infection variolique, par exemple. Dans ces cas, j'appellerai ces moyens *temporaires*.

Mais, si la cause fondamentale de l'affection et les moyens propres à la combattre directement sont évidents, et que, malgré cela, nous opposions à ces symptômes seulement des remèdes de la deuxième sorte, ou que nous combattions avec eux des maladies chroniques, alors cette méthode curative (celle qui consiste à combattre des symptômes par des moyens qui produisent un effet contraire) prend le nom de *palliative* et doit être rejetée. Dans les affections chroniques, elle ne calme qu'au début ; plus tard, il faut augmenter les doses des remèdes qui ne peuvent pas écarter la maladie principale, et alors ils font d'autant plus de mal qu'ils ont été employés pendant un temps plus long. Nous en indiquerons les raisons plus loin.

Je sais que l'on continue toujours à opposer à la pré-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

disposition habituelle à la constipation, des doses souvent répétées d'aloès, de sels purgatifs; mais que d'échecs! On s'efforce toujours de remédier aux congestions chroniques des sujets hystériques, cachectiques et hypochondriaques par de petites saignées souvent renouvelées, par le nitre, etc.; mais combien compte-t-on d'insuccès! On prescrit constamment le sel d'Epsom contre les affections chroniques de l'estomac, avec rapports aigres, qu'on observe chez les sujets qui mènent une vie sédentaire; mais avec quelle faible chance de succès! On combat toujours les douleurs chroniques de toute sorte par l'usage continué d'opium; mais que d'espérances déçues! Lors même que le plus grand nombre de médecins contemporains serait encore fidèle à cette méthode, je n'hésiterais pas un seul instant à la qualifier de nuisible et de pernicieuse.

J'engage mes confrères à abandonner cette voie (*contraria contrariis*) dans le traitement des maladies chroniques et de celles qui viennent de signaler leur passage à l'état chronique: c'est une route fausse dans laquelle on s'égare. L'empirique orgueilleux la considère comme excellente, et se vante du triste privilége qu'il a de pouvoir soulager les malades pendant quelques heures, sans s'inquiéter si, sous ces apparences trompeuses, le mal ne prend pas des racines plus profondes.

Je ne suis pas le seul qui se permette de donner de semblables avertissements. Des médecins éclairés, intelligents, consciencieux, ont employé, d'après une *troisième* méthode, dans des maladies chroniques et dans celles qui prennent ce caractère, des moyens nullement destinés

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à voiler les symptômes, mais au contraire, à guérir radicalement; en un mot, ils ont eu recours à des *spécifiques*. Ces efforts étaient certainement les plus dignes d'éloges. Ainsi, par exemple, ils ont essayé l'arnique dans la dyssenterie, et ils en ont reconnu l'utilité spécifique dans quelques cas.

Mais sur quoi se basaient-ils? Quelles étaient les raisons qui les déterminaient à essayer ces moyens? Malheureusement, rien si ce n'est l'empirisme, la pratique domestique, quelques cas de guérisons fortuites opérées par ces substances, souvent dans des complications isolées, que l'on ne rencontrera probablement plus jamais, quelquefois aussi dans des maladies franches, simples. Quel malheur, si le hasard et la routine devaient seuls nous guider dans la recherche et l'emploi des agents véritables des affections chroniques, qui, certes, forment la plus grande classe des maladies qui affligent le genre humain!

Pour approfondir les effets des médicaments, pour les adapter aux maux, on devrait s'en rapporter le moins possible au hasard, mais, au contraire, procéder toujours rationnellement. Nous venons de voir que, pour atteindre ce but, la chimie ne nous offre qu'un secours incomplet et qu'elle doit être consultée avec une grande circonspection; que les analogies, reconnues entre les familles des plantes d'après la méthode naturelle, ou entre les espèces d'une même famille, ne nous fournissent que des données très vagues; que l'aspect du sang, tiré de la veine, ne nous apprend rien sur les altérations produites par son mélange avec les médicaments; que l'injection des substances médi-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cinales dans les veines des animaux, et les résultats observés sur ces derniers après l'ingestion expérimentale des médicaments constituent un procédé trop grossier pour qu'on puisse en induire des applications plus élevées des agents thérapeutiques.

Il ne nous reste donc plus qu'à *expérimenter sur l'organisme humain les médicaments dont on veut connaître la puissance médicinale*. De tout temps on a compris cette nécessité; mais on s'est également égaré dans une fausse voie, en ne les employant, comme nous l'avons dit plus haut, que d'une manière empirique et au hasard. La réaction qui s'opère chez un malade par un médicament dont on ne connaît pas encore suffisamment les effets offre des phénomènes si compliqués, que le médecin le plus perspicace arrive très difficilement à les apprécier. Ou le remède ne produit aucun effet, ou il fait naître des aggravations, des changements, à la suite desquels la maladie diminue, ou la mort arrive, sans que le talent le plus pratique puisse deviner le rôle qu'a joué le corps malade ou l'agent thérapeutique (employé à des doses trop fortes ou trop faibles ?). Cette manière d'agir n'apprend rien et conduit à de fausses conjectures. Les médecins ordinaires gardaient le silence sur les résultats fâcheux, et ne désignaient que par un mot le nom de la maladie (qu'ils avaient souvent confondue avec une autre) dans laquelle telle ou telle substance s'était montrée utile. De là l'origine des nombreux ouvrages inutiles de Schrœder, Rutty, Zorn, Chomel, Pomet, etc., gros volumes qui renferment un nombre considérable de médicaments pour la plupart inefficaces et que l'on préconise contre

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

une et même plusieurs affections (1). Le véritable médecin qui veut sincèrement perfectionner son art doit fixer toute son attention sur les deux points suivants, les seuls qu'il lui importe de connaître :

1° Quels sont les effets simples produits par chaque substance, prise individuellement, dans l'organisme humain ?

2° Que résulte-t-il des observations de leurs effets dans telle ou telle maladie, simple ou compliquée?

Les ouvrages pratiques des meilleurs auteurs de tous les temps, et notamment les modernes, atteignent en partie le dernier but. Ces livres renferment, bien que disséminés, les matériaux jusqu'à présent uniques de la véritable connaissance des vertus médicinales des médicaments dans les maladies. Les substances pharmaceutiques les plus simples ayant été adaptées aux cas décrits avec une grande précision, on y trouve relatés, avec la fidélité la plus scrupuleuse, les cas où elles se sont montrées utiles, à quoi elles ont servi, et ceux dans lesquels elles ont été nuisibles ou moins salutaires. Plût à Dieu que leur nombre ne fût pas trop petit! mais, comme ces auteurs se contredisent aussi très fréquemment, que l'un regrette dans un cas ce

(1) Ce qui me semble le plus surprenant dans ces détails sur les vertus des drogues, c'est qu'à l'époque où ces hommes ont vécu, on portait à un tel excès la méthode qui, de nos jours, est encore une honte pour la médecine (à savoir d'associer ensemble *lege artis* plusieurs substances), qu'il aurait même été impossible à un OEdipe d'attribuer à l'un des ingrédients du mélange une partie de l'effet, et qu'alors, plus rarement encore qu'aujourd'hui, on prescrivait un médicament seul. Comment, dans une pratique aussi compliquée, les puissances thérapeutiques de chacun des remèdes peuvent-elles ressortir de manière à pouvoir être différenciées l'une de l'autre ?

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

que l'autre a trouvé excellent dans une circonstance analogue, on s'aperçoit facilement que nous sommes dépourvus d'une règle empruntée à la nature, d'après laquelle nous puissions peser la valeur et le degré d'exactitude de leurs observations.

Cette règle, ce me semble, peut uniquement être basée sur les effets qu'une substance médicamenteuse, administrée à telle ou telle dose, a déterminés chez l'homme sain.

C'est ici qu'il faut ranger les histoires des médicaments et des poisons avalés imprudemment et involontairement, ainsi que de ceux que l'on s'est administrés soi-même pour les expérimenter, ou qu'on a fait prendre à des individus jouissant d'ailleurs d'une parfaite santé, tels que des criminels condamnés à mort, etc. Il faut y ajouter encore une partie des récits qui ont trait à une substance employée mal à propos, ou à une substance violente ou administrée à dose trop forte, comme médecine domestique ou comme médicament, dans les affections légères ou dans celles qui sont faciles à diagnostiquer.

Un recueil complet de ces observations, auquel on ajouterait toutefois une notice sur le plus ou moins de confiance que chacune d'elles mérite, serait, si je ne me trompe, le code fondamental de la matière médicale, le livre sacré de sa révélation (1).

C'est en parcourant ce recueil qu'on pourrait découvrir d'une manière rationnelle la nature réelle, les

(1) *Voy.* notre traduction du *Manuel pour servir à l'étude critique de la médecine homœopathique*, par Griesselich. Paris, 1849, in-12, p. 36 et suiv.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

effets véritables des substances pharmaceutiques ; c'est là seulement qu'on pourrait apprendre à quel genre de maladies elles peuvent être opposées avec succès et avec certitude.

Dans la supposition qu'on manque ici d'une clef, je m'efforcerai dans ce travail d'exposer le principe d'après lequel on pourrait procéder pour arriver insensiblement à reconnaître et à employer d'une manière rationnelle, parmi les médicaments connus et inconnus, un moyen curatif spécifique (1) approprié à chaque maladie et surtout aux affections chroniques. Ce principe repose sur les données suivantes :

Tout médicament efficace provoque chez l'homme une espèce de maladie d'autant plus spécifique, plus caractérisée et plus intense, que le médicament est plus efficace (2).

Aussi faut-il imiter la nature, qui guérit quelquefois une maladie chronique par une affection nouvelle qui survient, en employant contre l'état surtout chronique qu'on veut faire disparaître le remède qui est propre à créer une maladie artificielle aussi semblable que possible à l'affection naturelle. Cette dernière sera alors guérie.

Il ne faut pour cela que connaître parfaitement, d'une part, les maladies du corps humain d'après leurs

(1) Dans ce mémoire, j'ai presque toujours en vue la recherche des remèdes spécifiques qui exercent une action constante dans les maladies et principalement dans les affections chroniques. Je laisse ici de côté les médicaments des maladies aiguës qui écartent la cause fondamentale et ceux qui exercent une influence temporaire : dans quelques cas, ces derniers portent le nom de palliatifs.

(2) Les personnes étrangères à l'art de guérir appellent poisons les médicaments les plus énergiques qui provoquent des affections spéciales, et qui sont, par conséquent, les plus salutaires.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

caractères pathognomoniques et les accidents qui peuvent survenir ; de l'autre, les effets purs des médicaments, c'est-à-dire le caractère distinctif de la maladie artificielle spéciale, produite généralement par eux, ainsi que les symptômes qui sont la conséquence de la variation des doses, de la forme, etc. ; alors, en choisissant contre un cas pathologique donné un moyen qui produit une maladie artificielle aussi identique que possible, on pourra guérir les affections les plus graves (1).

Cette proposition a, je l'avoue, trop l'apparence d'une formule analytique, généralement stérile, pour que je ne me croie pas obligé de l'expliquer d'une manière synthétique ; mais je ferai d'abord précéder cette explication de quelques remarques.

1° Le plus grand nombre des médicaments produisent un double effet : d'abord ils agissent directement, et provoquent d'une manière insensible un effet consécutif, indirect. Ce dernier est généralement un état

(1) Si, comme il convient à un médecin prudent, on veut procéder graduellement, on administrera ce remède à une dose telle qu'il manifeste d'une manière presque imperceptible la maladie artificielle qu'il provoque (car il agit dans ce cas à cause de la tendance qu'il a à évoquer une affection artificielle semblable); on augmente insensiblement la dose, de manière à être certain que le changement intérieur de l'économie qu'on se propose de produire se fasse avec un degré suffisant d'énergie, bien qu'avec des manifestations beaucoup moins vives que les symptômes de la maladie naturelle. De cette façon, on obtient une guérison douce et certaine. Mais si, lorsque le remède a été bien choisi, on veut agir rapidement, on pourra également atteindre son but, quoiqu'on fasse courir un certain danger à la vie, et obtenir, comme les empiriques font quelquefois chez les habitants de la campagne, une cure merveilleuse ou cure de cheval : guérir en quelques jours une maladie qui a duré des années. Ce résultat prouve la justesse de mon principe, mais en même temps la hardiesse de celui qui l'obtient.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tout à fait opposé au premier (1). Telle est l'action de la plupart des végétaux.

2° Il n'y a qu'un petit nombre de substances médicinales qui fassent une exception à cet égard, en continuant leur effet primitif sans interruption, d'une manière uniforme, mais diminuant insensiblement; enfin, au bout d'un certain espace de temps, cet effet cesse et le corps rentre dans son état normal. C'est à cette catégorie qu'appartiennent les substances métalliques et les minéraux, comme le mercure, le plomb, l'arsenic.

3° Lorsqu'on adapte à un état chronique un remède qui offre une grande analogie avec lui sous le rapport de son principal effet primitif direct, alors l'effet consécutif indirect est quelquefois précisément la disposition dans laquelle on cherche à amener le malade. D'autres fois, au contraire (surtout lorsqu'on s'est trompé sur les doses), il s'ensuit dans l'effet consécutif un désaccord qui ne passe quelquefois qu'après quelques heures. Ainsi une très forte dose de jusquiame laisse facilement après elle, comme effet consécutif, une grande disposition à la peur. Lorsque ce désaccord incommode le malade et qu'il faut en abréger la durée, alors une petite dose d'opium exerce une action spécifique et presque instantanée : la peur disparaît. Il est vrai de dire que, dans ce cas, l'opium ne produit qu'un effet contraire, palliatif; mais il ne faut qu'un remède

(1) Prenons pour exemple l'opium. Une dose modérée produit en partie, comme premier effet direct, un sentiment d'énergie, de courage, d'intrépidité, de joie, de fécondité dans les idées; mais, huit à douze heures après, on observe peu à peu l'état opposé, l'effet consécutif indirect : il survient de l'affaissement, de la mélancolie, de la morosité, de la faiblesse de mémoire, du malaise, de la peur.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

palliatif et temporaire pour supprimer pour toujours un mal passager : c'est ce qui arrive également pour les affections aiguës.

4° Si les palliatifs sont si nuisibles dans les maladies chroniques, et s'ils les rendent plus opiniâtres, la cause en est probablement due à ce que, après leur premier effet opposé aux symptômes, ils laissent après eux un effet consécutif qui ressemble à l'affection principale.

5° Plus le médicament provoque, dans son effet direct, des symptômes pathologiques qui concordent avec ceux de la maladie qu'on observe, plus le mal artificiel se rapproche de celui qu'on veut écarter, plus le succès est assuré.

6° Comme on peut presque admettre à l'égal d'un axiome cette proposition, que les symptômes de l'effet consécutif sont opposés à ceux de l'effet direct, il est permis à un maître de l'art, dans les cas où les renseignements qu'il a obtenus sur les symptômes des effets directs sont incomplets, de suppléer à ce qui manque par des inductions, c'est-à-dire par le contraire des symptômes de l'effet consécutif. Le résultat qu'il obtiendra ainsi l'aidera à fixer son opinion, sans cependant devoir lui servir de base absolue.

Après ces remarques préliminaires, j'expliquerai, par des exemples, mon principe, suivant lequel, *pour découvrir les véritables propriétés médicinales d'une substance dans les affections chroniques, on doit porter son attention sur la maladie artificielle particulière qu'elle provoque ordinairement dans l'organisme, afin de l'adapter alors à un état pathologique très analogue qu'il importe d'écarter.*

Il en résultera en même temps la confirmation de

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cette autre proposition, qui présente beaucoup d'analogie avec la précédente, savoir : *que pour guérir radicalement certaines affections chroniques, on doit chercher des remèdes qui provoquent ordinairement dans l'organisme humain une maladie analogue et le plus analogue qu'il est possible.*

Dans les articles que j'ai ajoutés à la *Matière médicale* de Cullen, j'ai déjà fait observer que le *quinquina* administré à fortes doses provoque chez les sujets impressionnables, jouissant d'ailleurs d'une bonne santé, un véritable accès de fièvre qui offre beaucoup de ressemblance avec celui de la fièvre intermittente, et que c'est probablement à cette propriété qu'il doit de surmonter et de guérir ainsi cette espèce de fièvre. L'expérience que j'ai maintenant me permet d'affirmer positivement cette assertion.

J'ai vu une femme bien portante, nerveuse, d'une fibre très contractile, arrivée vers le milieu de sa grossesse, prendre cinq gouttes d'*huile éthérée de camomille* pour faire disparaître des crampes dans les jambes. La dose étant beaucoup trop forte pour elle, il en résulta la faiblesse de mémoire ; les crampes augmentèrent, il survint des mouvements convulsifs des membres, des paupières, etc. Une espèce de mouvement hystérique au-dessus du nombril, et des douleurs qui ressemblaient assez à celles de l'enfantement, mais plus incommodes, persistèrent pendant plusieurs jours. C'est ce qui explique l'utilité de la camomille dans les douleurs consécutives à l'accouchement, dans l'excès de mobilité de la fibre musculaire et dans l'hystérie, lorsqu'elle est administrée à des doses auxquelles

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

elle ne peut produire ces divers phénomènes d'une manière manifeste (par conséquent à des doses beaucoup plus faibles que celle qu'a avalée cette femme).

Un homme atteint de constipation, mais assez bien portant du reste, éprouvait de temps à autre des accès de vertige qui persistaient des semaines et même des mois. Tous les apéritifs ne remédièrent pas au mal. Sachant que l'*arnica* produit le vertige, je lui administrai cette racine pendant une semaine, en augmentant constamment la dose, et j'obtins le résultat que je désirais. Cette substance étant apéritive, elle tenait, pendant son emploi, le ventre libre par son effet contraire, comme palliatif ; c'est pourquoi la constipation revenait dès que j'en cessais l'emploi, mais le vertige avait disparu pour toujours. J'ai remarqué sur d'autres sujets que cette racine, outre un grand nombre d'autres effets, provoque des nausées, de l'agitation, de l'anxiété, de la morosité, des maux de tête, de la pesanteur à l'estomac, des renvois à vide, des tranchées et des selles fréquentes, peu abondantes, avec ténesme. C'étaient ces effets, et non l'exemple de Stoll, qui me décidèrent à l'employer dans des cas de dyssenterie simple (bilieuse). Les symptômes étaient : agitation, anxiété, grande morosité, maux de tête, nausées, absence de goût, odeur rance, amertume de la langue (qui était nette), renvois fréquents à vide, pesanteur à l'estomac, tranchées continuelles, selles sans matières fécales et qui consistent en mucosités grises, transparentes, quelquefois dures et comme des caroncules blanches, mêlées soit intimement avec du sang, soit avec des stries de sang, ou bien sans ce liquide, au nombre d'une ou de deux tout au plus par

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

jour, accompagnées du ténesme le plus persistant et le plus douloureux, et d'efforts extrêmement pénibles.

Bien que ces évacuations fussent rares, la prostration des forces arrivait rapidement, mais elle augmentait bien plus encore (et sans amélioration, mais plutôt avec aggravation de la maladie principale) quand on avait eu recours à des purgatifs. C'étaient presque tous des enfants même au-dessous d'un an, mais il y avait également des adultes. Le régime et le genre de vie ne laissaient généralement rien à désirer. En comparant les symptômes de maladie produits par l'arnique avec ceux que provoque la dyssenterie, la ressemblance frappante qui existe entre eux m'autorisait à opposer l'ensemble des effets de cette substance à la totalité des symptômes de la maladie. Aussi le résultat favorable ne se fit-il pas attendre, et je ne me vis pas dans la nécessité d'avoir recours à d'autres remèdes. Avant de prescrire la racine, j'administrai un vomitif énergique (1) que je ne renouvelai que dans deux cas, parce que l'arnica modifie généralement la bile sans l'altérer. Ce phénomène a lieu même hors du corps, quand on la fait agir sur de la bile gâtée. Le seul inconvénient que présenta l'emploi de cette racine dans la dyssenterie fut d'agir comme médicament contraire contre l'absence des matières fécales dans les évacuations alvines, et de déterminer des déjections fréquentes, quoique peu abondantes, de matières stercorales, c'est-à-dire de n'agir que comme palliatif. C'est pourquoi, lorsque je

(1) Sans l'emploi de l'arnica, les vomitifs n'enlevèrent le goût rance, amer, que pour deux ou trois jours; quelque suivie que fût leur administration, tous les autres accidents restèrent stationnaires.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cessai l'usage de la racine, il survenait une constipation constante (1).

C'est pour cette dernière propriété que l'arnica conviendra probablement mieux contre une autre espèce de dyssenterie moins simple, qui serait accompagnée de diarrhées fréquentes; car, dans ce cas, cette propriété, agissant comme moyen curatif d'un effet analogue, et par conséquent permanent, manifesterait, dans le premier effet direct, sa tendance à provoquer des évacuations fréquentes des féces, et, par son effet primitif indirect, arrêterait effectivement la diarrhée. C'est ce que l'expérience a déjà confirmé : l'arnica s'est montrée déjà très salutaire dans les diarrhées les plus rebelles. Elle les arrête, parce qu'elle tend elle-même à provoquer des évacuations fréquentes (et cela principalement sans affaiblir le malade). Pour qu'elle soit d'un bon secours dans les diarrhées muqueuses, il faut l'administrer seulement à des doses tellement minimes, qu'elle n'augmente pas d'une manière évidente les évacuations. Dans les diarrhées caractérisées par l'évacuation de matières âcres, corrosives, il faut, au contraire, la prescrire à des doses plus fortes.

J'ai vu se produire des tumeurs glandulaires par suite de l'abus d'une infusion de *fleurs d'arnica*; je

(1) Il me fallait aussi augmenter tous les jours les doses, plus rapidement qu'on ne le pratique ordinairement avec tout autre remède efficace. Un enfant de quatre ans prit d'abord quatre grains par jour en une seule fois, puis sept, huit et neuf grains. Les malades âgés de six et sept ans ne purent d'abord supporter que six grains, et il fallut aller enfin jusqu'à douze et quatorze. Un enfant, âgé de neuf mois, qui ne prit pas le médicament par la bouche, ne put d'abord supporter que deux grains, mêlés avec de l'eau chaude, en lavement; il fallut ensuite porter la dose à six grains.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

crois ne pas me tromper en disant qu'elle pourra également les guérir lorsqu'on la donnera à des doses modérées.

La *millefeuille*, à doses modérées, est d'un excellent usage contre les hémorrhagies chroniques, tandis qu'employée à des doses plus élevées, elle est capable d'en provoquer.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que la *valériane*, à doses faibles, guérisse les affections provenant d'une trop grande irritabilité, puisqu'à doses plus fortes elle exalte à un si haut degré l'irritabilité du corps. J'ai eu souvent l'occasion de me convaincre de ce fait.

Le *mouron des champs* et l'écorce de la *glu blanche* possèdent-ils ou non de grandes propriétés médicales? En les expérimentant à fortes doses sur des sujets bien portants, on saurait s'ils produisent une maladie artificielle semblable à celle contre laquelle on les a prescrits jusqu'à présent d'une manière empirique.

La maladie artificielle spécifique et les incommodités particulières déterminées par la *grande ciguë* sont loin d'être décrites avec toute l'exactitude nécessaire; loin de là, au contraire, des ouvrages entiers renferment des éloges de cette plante et des critiques de l'emploi empirique qu'on en a fait. Il est vrai qu'elle a provoqué la salivation, c'est-à-dire qu'elle jouit de la faculté d'exciter le système lymphatique, et qu'elle pourra rendre de grands services dans les cas où il s'agit de limiter l'activité excessive et permanente des vaisseaux absorbants (1). Comme, lorsqu'elle est admi-

(1) Lorsqu'on veut l'employer contre l'inertie de ces vaisseaux, elle n'exerce d'abord qu'un effet palliatif; mais insensiblement son action di-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nistrée à des doses fortes, elle produit, en outre, des douleurs très vives dans les glandes, il est permis de croire qu'employée à doses moins élevées, elle doit être, dans les indurations douloureuses des glandes, dans le cancer, et dans les tumeurs douloureuses occasionnées par l'abus du mercure, le meilleur moyen, non seulement pour apaiser, d'une manière presque spécifique, cette espèce de douleurs chroniques, avec plus d'efficacité et de durée que l'opium et tous les autres palliatifs qui ont aussi une certaine tendance à les provoquer, mais encore pour fondre les tumeurs glandulaires elles-mêmes, soit qu'elles dépendent, comme nous venons de le dire, d'un excès d'activité locale ou générale des vaisseaux lymphatiques, soit qu'elles se manifestent dans un corps d'ailleurs robuste, en sorte qu'il ne soit, pour ainsi dire, nécessaire que de faire disparaître les douleurs pour mettre la nature à même de vaincre seule le mal. Telles sont les tumeurs glandulaires douloureuses qui reconnaissent pour cause des contusions extérieures (1).

minue ou devient même nulle, et elle nuit alors aussi en produisant un état contraire à celui qu'on veut provoquer.

(1) Un enfant bien portant de la campagne eut, à la suite d'une chute grave, une tumeur douloureuse à la lèvre inférieure. Au bout de quatre semaines, la tumeur augmenta considérablement en dureté, en grosseur et en sensibilité douloureuse. L'application du suc épaissi de la ciguë d'eau opéra une guérison radicale au bout de quinze jours, sans récidive. — Une servante robuste et bien portante, ayant porté un lourd fardeau, éprouva une très forte pression du sein gauche, occasionnée par les bretelles de la hotte; il se forma une petite tumeur qui, au bout de six mois, à chaque apparition des règles, augmentait de volume, de dureté et devenait plus douloureuse. L'emploi externe du suc épaissi de la ciguë d'eau triompha du mal au bout de cinq semaines. La guérison aurait eu lieu plus tôt, si le remède n'avait pas entamé la peau et produit des pustules

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Dans le véritable cancer du sein, quand un état opposé du système glandulaire paraît prédominer, et qu'il y a inertie, la ciguë d'eau doit en effet être nuisible (malgré le soulagement qu'elle procure dès le début); elle doit principalement aggraver le mal si, comme cela arrive souvent, le corps est affaibli par de longues souffrances. Son action nuisible doit être d'autant plus prompte que son usage seul, continué pendant quelque temps, a plus généralement pour effet consécutif l'affaiblissement de l'estomac et de tout le corps. C'est précisément parce qu'elle excite d'une manière toute particulière, comme beaucoup d'ombellifères, le système glandulaire, qu'elle peut, ainsi que les anciens médecins l'ont déjà observé, restreindre la sécrétion abondante du lait. Si, prescrite à des doses élevées, elle montre une certaine tendance à déterminer la paralysie des nerfs de la face, on comprend pourquoi elle a été d'une utilité incontestable dans l'amaurose. Elle a fait disparaître des accidents spasmodiques, la coqueluche et l'épilepsie, parce qu'elle est portée à occasionner des convulsions. Elle rend encore des services plus marqués dans les convulsions des yeux et dans le tremblement général, parce que, prise à forte dose, elle peut provoquer ces mêmes symptômes. Il en est de même du vertige.

Parmi les accidents qu'amène la *petite ciguë*, se trouvent les vomissements, la diarrhée, les coliques, le choléra et quelques autres sur lesquels je ne puis rien dire de positif (une tuméfaction générale, etc.), et

douloureuses, ce qui força d'en discontinuer l'emploi pendant quelques jours.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'une manière tellement spécifique, l'idiotie, alternant même avec la fureur, que les médecins prudents devraient tâcher de tirer parti de cette plante dans cette affection d'ailleurs si peu curable. J'avais chez moi un extrait (suc épaissi) que j'avais préparé moi-même; j'en pris un grain, un jour que des travaux de tête fatigants m'avaient rendu distrait et incapable de lire. Le résultat fut une très grande disposition pour des travaux intellectuels pendant plusieurs heures jusqu'à mon coucher. Le lendemain, j'étais moins bien disposé.

La *ciguë d'eau* produit une ardeur vive dans l'œsophage et dans l'estomac, du tétanos, des spasmes toniques de la vessie, du trismus, un érysipèle de la face (maux de tête) et une véritable épilepsie. Toutes ces maladies, contre lesquelles nous manquons encore de moyens efficaces, trouveront très probablement leur remède dans cette racine dont l'effet est si énergique, lorsqu'elle est prescrite par un médecin prudemment hardi.

Le Portugais Amatus a observé que la *coque du Levant*, employée à la dose de quatre grains, produit des nausées, des hoquets et de l'anxiété chez un adulte. Chez les animaux, elle provoque un engourdissement prompt, violent, qui disparaît bientôt lorsque la dose n'a pas été mortelle. Nos successeurs trouveront en elle un médicament très efficace, dès que les accidents spasmodiques qu'elle occasionne auront été mieux appréciés. Les Indiens se servent, entre autres substances, de la racine de cet arbre contre les fièvres malignes (par conséquent, accompagnées d'engourdissement).

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

On a trouvé la *parisette à quatre feuilles* salutaire contre les spasmes. D'après les observations, encore incomplètes, que nous possédons sur les phénomènes pathologiques que ses feuilles peuvent déterminer, nous savons du moins qu'elle occasionne des crampes d'estomac.

Le *café*, à forte dose, produit des maux de tête; aussi, employé à des doses modérées, les apaise-t-il, à moins qu'ils ne proviennent d'un embarras gastrique ou d'aigreurs des premières voies. Pris en forte quantité, il favorise le mouvement péristaltique des intestins; c'est pourquoi, administré en petite quantité, il guérit les diarrhées chroniques (1). Sans l'abus que nous faisons de cette substance, les autres effets extraordinaires qu'elle produit pourraient très bien être adaptés à d'autres états morbides semblables du corps. Comme remède palliatif, d'une action contraire, il est l'antidote de l'opium, dont il combat les propriétés narcotiques qui irritent la fibre musculaire; ses effets sont, à cet égard, convenables et suffisants, puisqu'il n'a que des symptômes fugaces à combattre, et non pas une disposition permanente du corps. De même dans les différentes fièvres intermittentes, où l'absence d'irritabilité et la rigidité excessive de la fibre ne permettent pas l'emploi d'ailleurs spécifique du quinquina, celui-ci, pris en grande quantité, semble les faire disparaître, mais il n'agit que comme palliatif, et, dans ce cas, la durée de son action directe n'est que de deux jours.

(1) *Voy.* le Mémoire de S. Hahnemann, *Les effets du café*, publié à la suite de l'*Organon*, traduit par A.-J.-L. Jourdan. Paris, 1845, pages 290 à 318.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

La *douce-amère*, à forte dose, produit entre autres accidents, une forte tuméfaction des parties malades, et des douleurs vives ou de l'insensibilité dans ces parties, et même la paralysie de la langue (et du nerf facial?). Il n'est donc pas étonnant que, à doses modérées, cette plante ait triomphé des accidents paralytiques, de l'amaurose et de la surdité, et qu'elle soit d'un secours plus grand encore dans la paralysie de la langue. C'est par suite de ces deux premières qualités qu'elle est un des principaux moyens contre le rhumatisme chronique et les douleurs ostéocopes qui sont la conséquence de l'abus des préparations mercurielles. Par suite de la propriété dont elle jouit d'exciter la strangurie, elle a été d'un bon secours dans la gonorrhée rebelle, et, en vertu de sa disposition à provoquer dans la peau des démangeaisons et du fourmillement, elle se montre salutaire contre beaucoup d'affections cutanées et de vieux ulcères, même contre ceux qui proviennent de l'abus du mercure. Comme elle produit, quand on la donne à des doses élevées, des mouvements convulsifs aux mains, aux lèvres et dans les paupières, ainsi qu'un tremblement dans les membres, on comprend facilement pourquoi elle a été d'une si grande utilité dans les affections spasmodiques. Dans la fureur utérine, elle sera probablement salutaire, puisqu'elle excite d'une manière spécifique les nerfs des organes de la génération, et qu'administrée à forte dose, elle y provoque des démangeaisons et des douleurs.

Les *baies de la morelle noire* ont produit des contorsions bizarres des membres et du délire : il est donc probable que cette plante se montrera d'une grande utilité dans la démonomanie (folie avec contorsions des membres

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et propos singuliers, emphatiques, souvent inintelligibles, regardés jadis comme des prophéties et des langues étrangères), surtout lorsqu'il existe en même temps des douleurs à l'épigastre, douleurs que ces baies déterminent à forte dose, et qu'elles font par conséquent disparaître si elles sont prescrites à petite dose. Comme cette plante produit l'érysipèle de la face, elle pourrait être utile contre cette affection : c'est ce qu'a démontré son emploi externe. Prise à l'intérieur, la morelle noire détermine à un degré plus élevé que la douce-amère, dans son effet direct, un gonflement des parties externes du corps, c'est-à-dire qu'elle entrave momentanément l'action du système absorbant, de sorte que sa grande propriété diurétique n'est que l'effet consécutif indirect. On comprendra facilement de cette manière, en l'expliquant par l'analogie de son action, sa faculté curative dans l'hydropisie, faculté d'autant plus précieuse que la plupart des substances que nous possédons contre cette affection n'exercent qu'un effet contraire (en excitant d'une manière lente et passagère le système lymphatique), et sont par conséquent des palliatifs incapables d'opérer une guérison durable. Comme en outre, donnée à forte dose, elle occasionne non seulement de l'œdème, mais aussi un gonflement général avec inflammation, douleurs pruriteuses et brûlantes insupportables, roideur des membres, éruption pustuleuse, desquamation de la peau, ulcères, croûtes gangréneuses, etc., il ne faut pas s'étonner si, appliquée à l'extérieur, elle a guéri différentes douleurs et certaines inflammations. Mais en rassemblant tous les symptômes pathologiques que

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

provoque la morelle noire, on ne saurait méconnaître une ressemblance frappante avec les convulsions céréales dont elle sera très probablement le moyen spécifique.

Il est presque certain que la *belladone* se montrera très utile, sinon dans le tétanos, au moins dans le trismus (qu'elle peut elle-même provoquer) et dans la dysphagie spasmodique (qu'elle détermine également d'une manière spécifique); l'un et l'autre résultat appartient à son action directe. Je n'ose affirmer que son pouvoir de calmer la rage, si toutefois elle le possède, provienne de la dernière propriété que je viens de citer, ou bien en même temps de la vertu palliative dont elle est douée, de supprimer pendant quelques heures l'irritabilité et la sensibilité si excessives dans l'hydrophobie. La faculté qu'elle a de diminuer et de fondre des glandes indurées, douloureuses, ulcérées, s'explique par sa propriété de faire naître directement, dans ces tumeurs glandulaires, une douleur térébrante, rongeante. Il me semble cependant que, dans celles qui proviennent d'un excès d'irritation du système lymphatique, elle n'agit que d'une manière opposée, c'est-à-dire palliative et seulement pour un temps très court (avec aggravation ultérieure, comme cela arrive pour tous les palliatifs des affections chroniques); mais, au contraire, par un produit pathologique semblable, c'est-à-dire d'une manière permanente et durable, dans celles qui reconnaissent pour cause une atonie du système lymphatique. Elle serait donc utile dans les cas d'induration glandulaire où la grande ciguë ne saurait trouver son emploi, et

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vice versâ. Cependant comme, prise pendant un certain temps, elle épuise, par son effet consécutif indirect, tout le corps et que même des doses peu élevées ou administrées à des intervalles trop rapprochés, peuvent facilement provoquer une fièvre gangréneuse, il s'ensuit que tout le bien qu'elle peut faire est effacé par ces inconvénients qui résultent de son emploi, et que la maladie se termine d'une manière fâcheuse (surtout chez les sujets affectés de cancer et dont les forces ont été quelquefois épuisées par plusieurs années de souffrances), à moins qu'elle ne soit employée avec prudence et chez des sujets robustes. Elle suscite directement le délire furieux (de même qu'une sorte de spasmes toniques, dont nous avons parlé plus haut); d'un autre côté, des spasmes cloniques (convulsions) seulement comme effet consécutif, résultat de son action directe, qui consiste à suspendre les fonctions animales et naturelles. C'est pourquoi, dans l'épilepsie avec délire, elle a toujours été très efficace contre celui-ci, tandis que l'action contraire (palliative) du remède s'est bornée, à l'égard de l'épilepsie, à la modifier simplement en la faisant passer au tremblement et à d'autres accès spasmodiques semblables, propres à des organisations affaiblies et irritables. Tout spasme que la belladone détermine par son action directe et première est une sorte de spasme tonique; il est vrai de dire que les muscles sont dans un état de relâchement approchant de celui qu'on observe dans la paralysie; cependant le manque d'irritabilité amène une espèce d'immobilité et un sentiment de constriction. Le délire qu'elle excite prenant un caractère furieux, elle calme ce délire en

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

lui enlevant au moins ce caractère. Elle supprime, par son effet direct, le souvenir ; elle aggrave, ou bien même elle détermine la nostalgie, ce dont j'ai eu maintes fois l'occasion de me convaincre par l'expérience (1).

L'augmentation des sécrétions urinaire et cutanée, du flux menstruel et de la salive, est uniquement la suite de l'état opposé du corps, que laisse après lui un excès d'irritabilité ou au moins de sensibilité, pendant l'état consécutif indirect, lorsque s'est épuisé l'effet primitif direct de la belladone. Pendant celui-ci, toutes ces sécrétions, comme je l'ai observé plusieurs fois, sont souvent complétement supprimées durant dix heures et plus, surtout après de fortes doses. Ainsi donc, dans le cas où ces sécrétions se font difficilement et occasionnent une maladie grave, la belladone, en sa qualité de médicament qui jouit d'une propriété analogue, éloigne cette difficulté d'une manière durable et énergique, quand elle a pour cause la roideur de la fibre musculaire et le manque d'irritabilité et de sensibilité. Je dis à dessein, maladies graves : car c'est uniquement contre celles-ci qu'il est permis de prescrire des remèdes aussi violents et qui exigent tant de circonspection. Plusieurs espèces d'hydropisie, de chlorose, etc., sont dans ce cas. La tendance qu'a la belladone à amener la paralysie des nerfs optiques la rend, comme médicament semblable, très importante dans l'amaurose (2). Dans son action directe, elle détermine

(1) C'est pour cette raison qu'elle sera utile contre l'affaiblissement de la mémoire.

(2) J'ai constaté plusieurs fois sa grande utilité dans le traitement de cette maladie.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de l'insomnie, et le sommeil profond qui lui succède n'est que la conséquence de l'état opposé produit par la cessation de cette action. Par conséquent, la belladone, à l'aide de cette maladie artificielle, surmontera d'une manière plus durable qu'aucun autre palliatif une insomnie habituelle.

On affirme qu'elle s'est montrée très salutaire dans le traitement de la dyssenterie, probablement parce que, par son action directe, elle suspend les évacuations alvines dans la dyssenterie la plus simple, caractérisée par l'absence de matières stercorales et par la rareté des déjections, mais nullement dans ces diarrhées dyssentériques, lientériques dans lesquelles elle est très nuisible.

Elle provoque l'apoplexie, et si, comme on le prétend elle s'est montrée d'un bon effet dans l'apoplexie séreuse, c'est à cette propriété qu'elle le doit. En outre, dans son action indirecte, elle détermine de l'ardeur à l'intérieur, avec une augmentation de la température des parties externes. Cette action persiste pendant douze, vingt-quatre et quarante-huit heures. C'est pourquoi on ne devrait pas répéter la dose avant deux jours. Si on la renouvelle fréquemment, même à faible dose, d'une manière prompte, cela équivaut pour le danger à l'action d'une forte dose. L'expérience confirme cette assertion.

La *jusquiame*, à forte dose, diminue, dans son action directe, à un haut degré la chaleur vitale, et relâche, pour quelque temps, la tonicité : aussi, à dose modérée, est-elle un excellent palliatif externe et interne dans les accidents subits, occasionnés par la tension et l'inflammation des fibres. Mais ce n'est pas le cas d'en

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

parler ici ; il s'agit seulement de remarquer que, par suite de cette propriété, la jusquiame, n'importe à quelle dose on l'emploie, n'exerce qu'une action palliative fort incomplète contre les accidents chroniques qui proviennent de la contraction de la fibre, et qu'en général, elle les augmente plutôt qu'elle ne les diminue par son effet consécutif indirect, opposé à son effet primitif. D'un autre côté, dans l'atonie chronique des fibres, elle secondera parfaitement les propriétés des toniques, puisque, dans son effet primitif, elle affaiblit, et que, consécutivement, elle relève les forces d'une manière beaucoup plus durable. Elle jouit, en outre, de la faculté de déterminer, à forte dose, des hémorrhagies, notamment l'épistaxis et le retour fréquent du flux menstruel : c'est ce que l'expérience m'a appris. Un fait des plus remarquables est la maladie artificielle que font naître les doses élevées de cette plante : l'aliénation mentale qu'elle provoque est sans sentiment de crainte (1), soupçonneuse, querelleuse, vindicative, accompagnée de propos offensants, méchants, et d'actes de violence (c'est pourquoi les anciens désignaient la jusquiame par le nom d'*altercum*). C'est cette espèce d'aliénation mentale qu'elle guérit principalement, seulement la rigidité des fibres empêche quelquefois la guérison de se maintenir. Il est possible aussi qu'elle guérisse la difficulté de remuer les membres, l'insensibilité qui se déclare dans ces parties, et les accidents apoplectiques qu'elle détermine. Prescrite en grande quantité, elle provoque,

(1) L effet consécutif indirect est une espèce de timidité et de crainte.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

par son effet primitif direct, des convulsions ; de là son utilité dans l'épilepsie et probablement aussi dans la perte de la mémoire, qui complique généralement cette dernière affection ; par elle-même, elle peut amener une diminution des facultés intellectuelles.

Le pouvoir que possède la jusquiame de susciter directement de l'insomnie avec un penchant continuel au sommeil en fait, dans la perte chronique de la mémoire, un remède beaucoup plus durable que l'opium, qui n'est souvent qu'un palliatif, d'autant plus qu'elle tient en même temps le ventre libre, quoique cela n'arrive que consécutivement et d'une manière indirecte à la suite de chaque nouvelle dose ; par conséquent, son action est seulement palliative. Elle occasionne, dans son action directe, une toux sèche, la sécheresse de la bouche et du nez, ce qui la rend très salutaire dans la toux d'irritation et probablement aussi dans l'enchifrènement. L'écoulement chronique du nez et la salivation qu'elle détermine quelquefois n'appartiennent qu'à son effet consécutif indirect. La semence donne naissance à des spasmes des muscles de la face et des yeux, et en opérant son action sur le cerveau, détermine des vertiges et une douleur obtuse dans les méninges. Le médecin praticien saura tirer parti de ces données.

L'effet direct dure à peine deux heures.

La *pomme épineuse* produit des rêves bizarres dans l'état de veille : le malade ne remarque pas les objets qui l'entourent ; souvent il confond les personnes, il délire à haute voix comme ceux qui parlent pendant leur sommeil. Elle guérit d'une manière spécifique cette sorte de manie. Elle donne lieu d'une façon toute spé-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ciale à des convulsions, et devient de cette façon très salutaire dans l'épilepsie. Ces deux qualités en font un médicament utile dans la démonomanie.

La faculté de supprimer la mémoire pourrait engager les médecins à l'employer dans les cas de faiblesse de cette faculté intellectuelle. Elle sert principalement dans l'excès de mobilité des fibres, parce que par elle-même, si on la prescrit à forte dose, elle rend, pendant la durée de son effet direct, les fibres mobiles. Les symptômes qu'elle provoque directement sont : chaleur et dilatation de la pupille, espèce d'hydrophobie, rougeur et œdème de la face, convulsions dans les muscles des yeux, constipation, respiration difficile ; consécutivement : pouls lent, mou, sueurs, sommeil. L'effet direct des doses fortes dure à peu près vingt-quatre heures ; celui des doses faibles, trois heures seulement. Les acides végétaux, et surtout l'acide citrique, empêchent immédiatement toute son action de se manifester (1).

Les autres variétés de la pomme épineuse paraissent agir d'une manière analogue.

Les propriétés spécifiques du *tabac* résident, entre autres, dans le pouvoir qu'a cette substance d'affaiblir les sens extérieurs et d'obscurcir le sensorium ; aussi doit-on espérer arriver à en tirer quelque avantage dans l'idiotisme.

Pris en petite quantité, il excite déjà d'une manière

(1) Un malade que deux grains du suc épaissi de cette herbe avaient chaque fois beaucoup fatigué fut un jour sans en éprouver le moindre inconvénient : il avait mangé une grande quantité de petites groseilles ; une forte dose d'écaille d'huître pulvérisée rétablit immédiatement toute l'efficacité de la pomme épineuse.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

assez forte la fibre musculaire des premières voies, propriété qui devient précieuse comme moyen temporaire à effet contraire (fait reconnu, mais dont il ne peut nullement être question ici); d'un autre côté, comme remède semblable, il rend probablement des services dans les espèces de vomissements qui tendent à la chronicité, dans la disposition à la colique et dans la constriction spasmodique du gosier. Ces phénomènes ont été déjà confirmés en partie par l'expérience. Il diminue la sensibilité des premières voies : de là sa faculté palliative à diminuer la faim (et la soif?). Administré à doses élevées, il dépouille de leur irritabilité les muscles soumis à la volonté, et suspend temporairement l'influence que le cerveau exerce sur eux. Il est possible que cette puissance donne au tabac, en sa qualité de remède à propriétés analogues, des vertus curatives dans la catalepsie; mais, c'est précisément à cause de cette faculté, que son emploi prolongé et excessif (chez les fumeurs et les priseurs, par exemple), exerce une influence tellement fâcheuse sur l'état des muscles qui président aux fonctions animales, qu'il en résulte, avec le temps, une disposition à l'épilepsie, à l'hypochondrie et à l'hystérie. L'usage du tabac est très avantageux pour les aliénés : cette bizarrerie s'explique par l'instinct qui porte ces malheureux à se procurer, d'une manière palliative, une certaine insensibilité dans les hypochondres (1) et dans le cerveau, les deux siéges ha-

(1) Ici se rapporte aussi le sentiment, quelquefois insatiable, de faim qu'éprouvent un grand nombre d'aliénés, et qu'ils paraissent généralement combattre par l'usage du tabac. J'ai observé quelques maladies de ce genre, surtout chez des mélancoliques qui n'éprouvaient aucun désir de prendre du tabac, mais aussi qui avaient très peu faim.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

bituels de leurs souffrances. Comme médicament contraire, il ne leur apporte qu'un soulagement temporaire ; le goût pour le tabac s'accroît sans cesse et ne suffit plus pour atteindre le but ; dans ce cas, l'affection mentale fait d'autant plus de progrès que la durée d'action de cette plante est plus courte. Celle-ci, si elle est directe, n'est que de quelques heures, excepté pour les doses très fortes : alors elle est tout au plus de vingt-quatre heures.

Les graines de la *noix vomique* sont une substance efficace ; mais les phénomènes morbides qu'elles provoquent ne sont pas suffisamment connus. La plupart de ceux que j'ai gravés dans ma mémoire proviennent de mes propres observations.

Ces graines produisent des vertiges, de l'anxiété, des frissons, etc., dans l'effet consécutif, une certaine immobilité de toutes les parties du corps, au moins des membres, des pandiculations, selon la quantité plus ou moins forte. C'est pourquoi elles sont d'un grand usage, non seulement dans les fièvres intermittentes en général, mais dans les fièvres congestionnelles. Par suite de l'effet primitif direct, la fibre musculaire devient très mobile, la sensibilité s'exalte outre mesure jusqu'à une sorte d'ivresse, avec timidité et disposition à la frayeur. Il se manifeste des convulsions. Cette action persistante sur la fibre musculaire semble épuiser l'irritabilité pour les fonctions animales d'abord, ensuite pour les fonctions vitales. Quand l'effet consécutif indirect se déclare, il y a diminution de l'irritabilité, d'abord pour les fonctions vitales (sueurs générales), ensuite pour les fonctions animales, et, en

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dernier lieu, pour les fonctions naturelles. Cet effet consécutif persiste, surtout pour les dernières, pendant plusieurs jours : la sensibilité diminue pendant l'effet consécutif. Je n'oserais pas affirmer que la tonicité des muscles soit affaiblie dans l'effet primitif direct ; mais il est certain que la contractilité des fibres diminue autant dans l'effet consécutif qu'elle a augmenté dans l'effet direct.

Ces faits admis, la noix vomique produit un accès qui ressemble beaucoup aux paroxysmes hystériques et hypochondriques, et l'on comprendra ainsi pourquoi elles se sont montrées si souvent efficaces contre ces affections.

La tendance de cette substance à déterminer, dans son action primitive directe, la contractilité des muscles, montre une si grande analogie avec l'épilepsie, que dès lors on pourrait en tirer la conclusion qu'elle doit la guérir, si l'expérience ne l'avait déjà prouvé.

Outre les vertiges, l'anxiété et les frissons, elle amène une sorte de délire qui consiste dans des visions bizarres, quelquefois effrayantes, et dans une tension dans l'estomac ; elle a dû en conséquence guérir très rapidement, chez un ouvrier laborieux et intelligent de la campagne, une fièvre qui commençait par un sentiment de tension à l'estomac, à laquelle se joignait bientôt un vertige qui le faisait tomber à la renverse. A ce vertige succédait une espèce de trouble de l'esprit avec visions effrayantes, idées hypochondriaques, anxiété et lassitude. Dans la matinée, il se portait assez bien et il n'était nullement accablé ; l'accès ne commençait que vers deux heures de l'après-midi. Il prit chaque jour une dose de

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN